
SAUVÉ
de
QUOI?
R.C. SPROUL

© 2025 Publications Chrétiennes Inc. Tous droits réservés. La reproduction, la transmission ou la saisie informatique du présent ouvrage, en totalité ou en partie, sous quelque forme ou par quelque procédé que ce soit, électronique, photographique ou mécanique est interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur. Pour usage personnel seulement.

Toute citation de 500 mots ou plus de ce document est soumise à une autorisation écrite de Publications Chrétiennes (info@pubchret.org). Pour toute citation de moins de 500 mots de ce document le nom de l'auteur, le titre du document, le nom de l'éditeur et la date doivent être mentionnés.

Sauvé de quoi ?

SAUVÉ *de* QUOI?

R.C. SPROUL

ÉDITIONS IMPACT

Édition originale en anglais sous le titre :
Saved from What?
© 2021 par The R.C. Sproul Trust
Publié par Ligonier Ministries
421 Ligonier Court, Sanford, FL 32771, U.S.A.
Ligonier.org
Tous droits réservés. Traduit et publié avec permission.

Pour l'édition française :
Sauvé de quoi ?
© 2025 Publications Chrétiennes, Inc.
Publié par Éditions Impact
509, rue des Érables, Trois-Rivières (Québec)
G8T 7Z7 – Canada
Site Web : www.editionsimpact.org
Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés.

Traduction : Loanne Procopio
Couverture originale : Ligonier Creative
Adaptation de couverture : Nadia Fauteux
Mise en page : Marquis Interscript

Publications Chrétiennes exprime toute sa gratitude à Ligonier Ministries Canada (www.ligonier.ca) qui, par son soutien, a rendu possible la publication de ce livre en français.

ISBN : 978-2-89082-611-3 (broché)
ISBN : 978-2-89082-612-0 (eBook)

Dépôt légal – 1er trimestre 2025
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada

« Éditions Impact » est une marque déposée de Publications Chrétiennes, Inc.

À moins d'indications contraires, les citations bibliques sont tirées de la Nouvelle version Segond révisée (Bible à la Colombe) © Société biblique française – Bibli'O, 1978. Avec autorisation.

Pour Dave et Maureen Buchman
Mes amis, mes collaborateurs, mon frère et ma sœur en Christ

Table des matières

PREMIÈRE PARTIE : SAUVÉ *de* QUOI ?

1. Sauvé *de* quoi ? 11
2. Une image de soi brisée 27

DEUXIÈME PARTIE : SAUVÉ *par* QUOI ?

3. Sauvé *par* quoi ? 41
4. La grande histoire de la rédemption 51
5. Christ, notre rançon 65
6. Bénédiction ou malédiction ? 73
7. La croix et nous 93

TROISIÈME PARTIE : SAUVÉ *pour* QUOI ?

8. L'adoption et la vision béatifique 107

Première partie

SAUVÉ *de* QUOI ?

1

SAUVÉ *de* QUOI ?

« Êtes-vous sauvé ? »

Je me souviens de ce moment comme si c'était hier. Pourtant, plus de trente ans se sont écoulés depuis que cette question m'a été posée en 1969.

C'était l'époque de la révolution culturelle aux États-Unis, et le contexte était des plus instables. J'enseignais alors la théologie à la Conwell School of Theology, sur le campus de la Temple University situé à Philadelphie. Chaque jour était plus tumultueux que le précédent, et la vie étudiante était marquée par des rassemblements contre la guerre au Vietnam. Les manifestations pacifiques étaient parfois ponctuées de paroxysmes de rage. Le monde académique était pris dans une tourmente et une agitation sans précédent. Je me revois, tentant tant bien que mal d'enseigner au milieu du vacarme des porte-voix à l'extérieur de la salle de classe, alors que le Students for a Democratic Society (Étudiants en faveur d'une société démocratique) me disputait l'attention des élèves.

Un jour que je ressentais un besoin aigu de paix et de silence, je me suis réfugié dans la salle à manger de la faculté pour échapper à cette cacophonie pendant une petite heure. J'ai profité de chaque minute de quiétude de ma pause déjeuner.

Puis, il me fallut retourner en classe. J'ai déposé mon plateau-repas avant de traverser l'esplanade. Je marchais d'un pas rapide, désireux d'éviter d'arriver en retard. J'étais seul, perdu dans mes pensées. Soudain, un homme sorti de nulle part s'est dressé devant moi. Je n'avais d'autre choix que de m'arrêter. Il m'a regardé dans les yeux et m'a demandé : « Êtes-vous sauvé ? »

Ne sachant pas vraiment comment réagir à cette intrusion, j'ai répondu les premiers mots qui me sont venus à l'esprit : « Sauvé de quoi ? » La réponse que j'aurais voulu lui donner, mais que je lui ai fait la grâce de la garder pour moi, était plutôt : « Apparemment, pas sauvé de parfaits inconnus qui m'accostent pour me poser ce genre de question ! » Cependant, lorsque je lui ai répondu « Sauvé de quoi ? », ma question a semblé l'étonner tout autant que la sienne m'avait pris au dépourvu. Il s'est mis à balbutier et à bégayer. Il ne savait manifestement pas comment répondre.

« Sauvé de quoi ? Euh, vous savez ce que je veux dire ; eh bien, est-ce que vous connaissez Jésus ? » Il s'est ensuite employé à me résumer laborieusement l'Évangile.

Cette rencontre fortuite m'a marqué. Elle m'a laissé avec un sentiment d'ambivalence. D'un côté, mon âme se réjouissait que quelqu'un se préoccupe suffisamment de moi pour s'inquiéter de mon salut, alors qu'il ne me connaissait pas. Dans le même temps, je devais me rendre à l'évidence : si cet homme avait un zèle réel pour le salut des âmes, sa compréhension du salut, elle, laissait à désirer. Il se reposait sur un jargon chrétien. Les mots sortaient de

sa bouche sans que son intelligence ait eu l'occasion de les traiter – ils étaient donc dénués de contenu. Son amour pour Christ et pour les âmes perdues ne faisait aucun doute ; après tout, peu de chrétiens ont le courage d'aborder de parfaits inconnus dans le but de les évangéliser. Malheureusement, il possédait une compréhension limitée de ces vérités qu'il s'efforçait de communiquer avec zèle.

Les évangéliques comprennent-ils l'Évangile ?

Qu'en est-il de l'Église aujourd'hui ? Les chrétiens évangéliques ont-ils une meilleure compréhension de l'Évangile, de la définition du salut ? Là encore, il semble que même les personnes les plus actives dans les cercles évangéliques possèdent une compréhension limitée de ce sujet pourtant essentiel.

Prenons par exemple un sondage réalisé il y a quelques années par CURE, c'est-à-dire Christians United for Reformation (Chrétiens Unis pour la Réforme), auprès des délégués de la convention annuelle de l'association des libraires chrétiens. Étant donné que ces délégués sont majoritairement chrétiens, on aurait pu croire qu'ils possèdent une compréhension basique des vérités fondamentales de l'Évangile. Cependant, lorsque les sondeurs de CURE ont interrogé cent délégués au hasard, il s'est avéré qu'un seul d'entre eux a réussi à donner une définition « adéquate » de l'Évangile. La plupart des réponses ressemblaient plutôt à celles-ci : « L'Évangile, c'est avoir une relation personnelle avec Jésus », ou « L'Évangile consiste à demander à Jésus de venir dans votre cœur ». On ne trouvait dans ces définitions aucune affirmation concernant la personne et l'œuvre de Christ, ou l'appropriation, par la foi seule, de l'œuvre de Christ par le croyant.

Le sondage se basait sur un petit échantillon, seulement cent personnes sur plus de cinq mille délégués. Et il est possible que les réponses aient été biaisées par la formulation de la question. Mais après avoir parlé aux sondeurs, je suis resté choqué par l'ignorance manifeste du point le plus élémentaire du christianisme.

Il s'avère que l'on m'a demandé de prêcher au culte dominical de la convention des libraires chrétiens l'année suivante. Avec les résultats du sondage CURE toujours à l'esprit, j'ai décidé de parler du salut, et plus spécifiquement de répondre à la question « Qu'est-ce que le salut ? » J'étais quelque peu anxieux d'avoir choisi ce thème. J'avais deux craintes. Premièrement, je craignais que le fait de poser une question aussi basique à des éditeurs et des libraires chrétiens les convainque qu'ils perdaient leur temps à réfléchir à un sujet qu'ils pensaient connaître de bout en bout. Et deuxièmement, je craignais qu'une prédication sur un sujet aussi basique représente un affront à l'intelligence de mes auditeurs, et que je communique une impression de condescendance, ou même d'impolitesse.

Après avoir fini de prêcher ce matin-là, j'ai été bouleversé par la réaction de l'auditoire. Toute la semaine, des gens venaient me remercier en me disant : « Je n'y avais jamais pensé de cette manière-là. » J'ai participé à toutes les conventions de l'association des libraires chrétiens depuis, et il ne se passe pas une année sans que plusieurs personnes évoquent cette prédication. Si vous n'êtes pas un prédicateur, la portée de cette situation vous échappe peut-être. En réalité, il est rare que les gens commentent des messages entendus il y a des années. Je me souviens moi-même à peine du texte biblique sur lequel j'ai prêché il y a trois semaines, et les souvenirs de mon assemblée sont sans doute plus flous encore.

La puissance de la Parole ne se situe pas dans la capacité de l'homme à résumer un message qu'il a entendu, mais dans la capacité de la Parole de Dieu à transpercer l'âme. Avec cette réalité à l'esprit, je partage le texte biblique de l'unique message que j'ai prêché sur le livre du prophète Sophonie – la seule fois en presque quarante ans, si ma mémoire est bonne, que j'ai prêché sur ce livre. Ce passage profondément troublant répond de manière incomparable à la question : « Sauvé de quoi ? »

Il est proche, le grand jour de l'Éternel,
Il est proche, il arrive en toute hâte ;
Au bruit du jour de l'Éternel,
Le héros pousse des cris amers.
Ce jour est un jour de courroux,
Un jour de détresse et d'angoisse,
Un jour de dévastation et de ravage,
Un jour de ténèbres et d'obscurité,
Un jour de nuées et de brouillards,
Un jour (où retentiront) le cor et la clameur
Contre les villes fortes
Et contre les tours élevées.

Je mettrai les humains dans la détresse,
Et ils marcheront comme des aveugles,
Parce qu'ils ont péché contre l'Éternel ;
Leur sang sera répandu comme de la poussière,
Et leur chair comme de l'ordure.

Ni leur argent ni leur or ne pourront les délivrer
Au jour du courroux de l'Éternel ;
Par le feu de sa jalousie
Toute la terre sera consumée,
Quand il provoquera l'extermination,
combien épouvantable,
De tous les habitants de la terre (So 1.14-18).

Une lecture attentive de ce texte nous révèlera aisément qu'il n'est nulle part question « d'Évangile ». Son message n'est pas une « bonne nouvelle », mais une nouvelle terrifiante, si effroyable qu'il n'est surprenant pour personne qu'il soit relégué à amasser la poussière dans un recoin du bureau du pasteur. Le message de ce texte biblique n'est pas politiquement correct aujourd'hui. En effet, lisez quelques-unes des descriptions que Sophonie emploie pour décrire le jour de l'Éternel :

amers	dévastation	consumée
détresse	ordure	obscurité
clameur	ravage	feu
angoisse	courroux	
sang	ténèbres	

Nous avons comme l'impression que le Saint-Esprit a enrichi le vocabulaire de Sophonie afin que son message soit plus clair encore. La litanie de termes descriptifs dépeint de manière saisissante ce terrible jour à venir. Et ce passage ne constitue qu'une petite partie de la prophétie ; le message dans son entièreté est plus horrifiant encore dans le portrait qu'il dresse de Dieu déversant sa colère.

Il est vrai que la fin de Sophonie nous présente la promesse divine du salut. Le livre s'achève sur une note positive – mais pas avant d'avoir souligné en détail la dure réalité du sort épouvantable qui attend la nation lors du jugement.

Si le message est si morose, qu'est-ce qui m'inciterait à vouloir même prêcher à partir de ce texte ? C'est tout simplement que dans ce passage si rarement enseigné se trouvent les descriptions bibliques les plus claires en réponse à la question : « Sauvé de quoi ? ». Et quand nous parlons du salut, c'est le concept qui est *au cœur de toute l'Écriture sainte* – un concept qu'il nous faut impérativement comprendre.

La signification du salut

En étudiant les Écritures pour mieux comprendre le sens du terme *salut*, la première chose que nous remarquons est qu'il est employé de multiples manières. La Bible rattache un grand nombre de passages et de thèmes au nom *salut* et au verbe *sauver*.

Lorsque Dieu libère Paul et Silas de leur prison en causant un tremblement de terre à Philippes, le geôlier, pris de panique, accourt vers eux en demandant : « Seigneurs, que faut-il que je fasse pour être sauvé ? » La réponse de Paul m'a souvent questionné : « Crois au Seigneur Jésus, et tu seras sauvé, toi et ta famille » (Ac 16.30,31). Je pense comprendre ce que Paul entend par « sauvé » lorsqu'il répond au geôlier, mais je me demande ce que le geôlier a en tête lorsqu'il pose sa question. À l'époque, la loi en vigueur stipulait que si des prisonniers s'échappaient de leur cellule, les sanctions qu'ils devaient subir pour leurs crimes retomberaient sur le geôlier, qui travaillait pour le gouvernement. Lorsque les murs de la prison s'écroulent et que les prisonniers commencent à

sortir de leurs cellules, ce geôlier se précipite vers Paul et Silas pour leur demander comment être sauvé.

Est-il possible qu'à ce moment précis, il ait en tête son sort éternel, sa relation avec Dieu ? Oui. Après tout, il a entendu les cantiques que Paul et Silas chantaient ; il sait que ces hommes sont religieux. Le geôlier pose sa question au plus grand théologien de toute l'histoire, l'apôtre Paul : « Que faut-il que je fasse pour être sauvé ? » Peut-être que c'est effectivement à l'éternité qu'il pense alors. Ou alors ce pauvre geôlier à Philippes pense uniquement au moyen d'échapper aux conséquences certaines de l'évasion des prisonniers censés être sous sa garde. Dans la Bible, le terme *salut* ou *sauvé* ne se réfère pas toujours à la question ultime de notre réconciliation avec Dieu.

Une femme malade s'approche de Jésus et l'implore de la guérir. Il l'exauce et lui assure : « Ta foi t'a sauvée, va en paix » (Lu 7.50). Ils n'ont même pas abordé le sujet de la réconciliation avec Dieu. La femme cherchait à être soulagée de sa douleur et de son mal. Elle voulait être sauvée des ravages de la maladie, et Jésus l'en a effectivement sauvée. En lui déclarant « Ta foi t'a sauvée », il avait peut-être à l'esprit son salut ultime – mais peut-être pas. Une fois encore, la Bible n'emploie pas nécessairement le nom *salut* ou le verbe *sauver* en relation avec ce que nous appelons la *doctrine* du salut.

La Bible affirme que la femme sera « sauvée » en devenant mère (1 Ti 2.15). Paul enseigne également aux Corinthiens que « le mari non croyant est sanctifié par la femme, et la femme non croyante est sanctifiée par le frère » (1 Co 7.14). Doit-on en conclure que le Nouveau Testament enseigne qu'il existe trois moyens d'être sauvé : 1) en ayant une foi personnelle en Christ ; 2) en épousant

quelqu'un qui a une foi personnelle en Christ ; 3) et pour les femmes, en ayant des enfants ? Dans ce dernier cas, il n'est même pas nécessaire de se trouver un mari chrétien ; il suffirait d'avoir un bébé pour entrer dans le royaume de Dieu.

Nous savons, bien évidemment, que ce n'est pas ce que la Parole de Dieu enseigne. Les Écritures emploient le terme *salut* de multiples manières, et certaines d'entre elles ne se réfèrent pas à notre réconciliation avec Dieu. Le point commun entre ces différents usages du terme, c'est que la racine du mot « salut » implique d'être secouru ou délivré d'une calamité, d'une catastrophe.

Lorsque le peuple juif est parti en guerre contre les Philistins, les circonstances ne leur paraissaient pas favorables. Puis, un revirement dans la bataille leur a permis d'être victorieux sur leurs ennemis. Dans ce cas, les Juifs diraient qu'ils ont été « sauvés ». Une personne guérie d'une maladie mortelle dirait, elle aussi, avoir été « sauvée », secourue d'un grand désastre. Même notre culture adopte ce langage. Si un boxeur est mis à terre et que la cloche sonne juste avant que l'arbitre ait terminé de compter jusqu'à dix, on dit que le boxeur a été « sauvé par le gong ». Bien sûr, on ne veut pas dire qu'il a été porté par les anges jusque dans le royaume des cieux, mais qu'il a été délivré de la calamité de la défaite, au moins temporairement, jusqu'au début du prochain round.

Dans les Écritures, le sens général du terme *salut* est d'être sauvé d'un désastre tel que la guerre, la maladie, la mort, ou tout autre péril. Pourtant, il est une calamité, une catastrophe si terriblement sombre qu'en être délivré constitue l'essence même de la doctrine biblique du salut. Nous décrirons cette catastrophe bientôt ; mais avant cela, il nous faut souligner un autre point dans notre introduction.

Le salut : passé, présent, futur

Nous avons vu que le mot *salut* est employé dans des sens différents. Le verbe *sauver* est également employé à des temps différents. Nous avons donc des sens différents et des temps différents. Dans le Nouveau Testament, le verbe *sauver* est utilisé dans tous ces temps et dans tous les sens possibles en grec. Les Écritures déclarent que nous avons été sauvés avant la fondation du monde (Ép 1.4). Ici, le passé lointain est employé en référence au salut. Dans un sens au moins, et dans la sagesse cachée de Dieu, nous avons été sauvés de toute éternité. Voilà pourquoi Jésus explique que le jour viendra où le Roi déclarera : « Venez, vous qui êtes bénis de mon Père ; recevez en héritage le royaume qui vous a été préparé dès la fondation du monde » (Mt 25.34).

Cependant, la Bible emploie également le temps imparfait pour communiquer que *nous étions en train d'être sauvés*, que Dieu travaillait au salut de son peuple au travers de toutes les pages de l'histoire. Nous participions à l'exode dans le plan rédempteur de Dieu. Notre salut était en train d'être préparé pour nous à travers l'appel d'Abraham ; et dans la vie d'Isaac et de Jacob, nous étions en train d'être sauvés.

La Bible parle aussi du salut au temps présent. Dans un sens, nous *sommes* sauvés. À l'instant où nous plaçons notre confiance en Christ et en Christ seul, Dieu déclare que nous sommes justifiés devant lui. Il transfère la justice de Christ sur notre compte. Nous sommes en sécurité dans les bras de Jésus. Nous sommes désormais dans un état de salut.

La Bible affirme également que *nous sommes en train d'être sauvés*. Le salut n'est pas seulement un événement isolé ; il débute

par la foi, et alors que nous grandissons en grâce et en sanctification, ce processus de sanctification est aussi décrit comme un processus de salut.

Enfin, la Bible parle d'un avenir dans lequel *nous serons sauvés*. Nous sommes sauvés. Nous sommes en train d'être sauvés. Nous serons sauvés alors que nous attendons avec hâte notre glorification avec Christ et la consommation ultime de notre salut. On peut donc comprendre pourquoi le sens du terme *salut*, dans la Bible, peut parfois prêter à confusion. Des sens différents, des temps différents.

Sauvés de la colère à venir

Pour ce qui est du sens ultime du mot *salut*, nous devons revenir à la question que j'ai posée à l'inconnu de Philadelphie il y a tant d'années : « Sauvé de quoi ? » Dans sa première épître aux Thessaloniciens, l'apôtre Paul écrit :

> On raconte, à notre sujet, quel accès nous avons eu auprès de vous, et comment vous vous êtes convertis à Dieu, en vous détournant des idoles pour servir le Dieu vivant et vrai, et pour attendre des cieux son Fils qu'il a ressuscité d'entre les morts, Jésus, qui nous délivre de la colère à venir (1 Th 1.9,10).

Quelle est donc cette « colère » à venir ? Certains spécialistes affirment qu'il s'agit d'une allusion obscure à la ruine imminente de Jérusalem en 70 apr. J.-C., alors que d'autres l'interprètent comme une référence au jugement dernier.

Le salut ultime pour chaque être humain consiste à être délivré de la colère à venir. Croyons-nous qu'il reste une colère à venir ? Je suis d'avis qu'à notre époque, l'incrédulité de notre culture et de notre Église se porte principalement sur la colère de Dieu et sur sa promesse certaine de juger les êtres humains.

Il m'arrive souvent de parler de Jésus. La réponse que j'entends ressemble fréquemment à celle-ci : « Robert, si tu trouves que croire en Jésus donne du sens à ta vie, si cela t'enthousiasme et t'apporte du réconfort, tant mieux pour toi. Personnellement, je ne ressens pas le besoin de croire en Jésus. »

Qu'est-ce que cette réponse révèle ? C'est un peu comme quelqu'un qui dirait qu'il ne ressent pas le besoin d'appeler les pompiers puisque sa maison n'est pas en feu. Qui a besoin d'un pompier s'il n'y a pas d'incendie ? Qui a besoin d'un Sauveur s'il n'y a pas de risque avéré d'un jugement à venir ? De nos jours, les gens ne croient tout simplement pas que le jour du jugement arrivera. Mais si nous y croyions, si nous y croyions réellement, l'énergie que nous consacrerions à l'évangélisation serait multipliée par cent.

Dans l'Ancien Testament, quelle était la différence fondamentale entre le faux prophète et le véritable prophète ? Le véritable prophète proclamait que le jour de l'Éternel serait un jour de colère dévorante. Mais puisque personne ne voulait entendre parler de cela, les gens applaudissaient plutôt le faux prophète qui leur promettait que le jour de l'Éternel serait plein de lumière et de joie, qu'il n'y avait aucune raison de s'inquiéter. « Dieu vous aime. » « Dieu a un plan merveilleux pour votre vie. » Seulement, la réalité c'est que Dieu n'a pas un plan merveilleux pour les impénitents. Le plan de Dieu ne leur semblera pas merveilleux du tout au jour

du jugement ; Dieu leur parlera à ce moment-là dans sa fureur. Voilà quel était le message d'Ésaïe, de Jérémie, d'Ézéchiel, de Daniel, de Michée, d'Amos – de tous les prophètes de Dieu. Amos est ainsi venu trouver le peuple pour déclarer :

> Malheur à ceux qui désirent le jour de l'Éternel !
> Qu'attendez-vous du jour de l'Éternel ?
> Il sera ténèbres et non lumière.
> (Il en sera) comme d'un homme qui fuit devant le lion
> Et que rencontre l'ours,
> Qui gagne sa demeure, appuie sa main sur la muraille,
> Et que mord le serpent.
> Le jour de l'Éternel n'est-il pas ténèbres et non lumière ?
> N'est-il pas obscur et sans éclat ? (Am 5.18-20.)

Les chrétiens se réjouissent du retour de Jésus. Quel jour glorieux ce sera, en effet ! Oui, ce sera un jour de joie pour ceux qui sont sauvés, mais pour ceux qui ne le sont pas, le retour de Jésus est la pire calamité imaginable. Ce sera un jour de dévastation, comme l'a prédit le prophète Sophonie. Le grand jour de l'Éternel est proche, très proche. Il vient bientôt. Ce jour-là sera un jour de courroux, de détresse, d'angoisse, de destruction, de ravage, de ténèbres, d'obscurité. Le jour de la colère de l'Éternel, toute la terre sera consumée lorsqu'il provoquera l'extermination épouvantable de tous les habitants (voir So 1.14-18).

Sauvé de quoi ? Comme Paul l'a expliqué aux Thessaloniciens, le rôle d'un sauveur est de nous délivrer d'une grande catastrophe – de la pire calamité qui soit. Jésus est le Sauveur qui nous sauve de la colère à venir.

Sauvé *par* l'Éternel et *de* l'Éternel

Un autre concept se trouve au cœur du message biblique du salut, un concept souvent occulté, dans la pensée moderne. Nous sommes sauvés *par* l'Éternel. Aucun être humain n'a les ressources, la puissance, l'argent, ou le mérite nécessaires pour se sauver lui-même. La puissance nécessaire pour cette opération de sauvetage ne se trouve pas en nous. Elle doit venir de Dieu. Le salut est opéré par l'Éternel parce que seul l'Éternel est capable de le mener à bien.

Il y a quelques années de cela, j'ai été hospitalisé pour des calculs rénaux. Si vous en avez déjà eu, vous connaissez le sens du mot « catastrophe » ! C'était la période de Noël. J'étais sur mon lit, les yeux rivés sur l'écran de télévision accroché au mur. J'avais fini par tomber sur le culte d'une Église en Californie. Le pasteur lisait le récit de Noël de l'Évangile selon Luc. J'avais entendu et lu ce passage une multitude de fois. « Aujourd'hui, dans la ville de David, il vous est né un Sauveur, qui est le Christ, le Seigneur » (Lu 2.11). En entendant ce verset dans ma chambre d'hôpital, j'ai pensé : « Oh, voilà ce dont j'ai besoin en cet instant. J'ai besoin d'un sauveur. » Mon âme se portait très bien, mais mon rein avait besoin d'être sauvé, et vite. À ce moment, Dieu avait toute mon attention, et je savais à quel point j'avais besoin d'être secouru.

Les médecins m'ont délivré de cette calamité, mais la seule personne capable de nous sauver de la colère à venir, c'est le Sauveur que Dieu s'est choisi. Le seul salut qui compte vraiment, en fin de compte, est le salut *par* l'Éternel. Cependant, lorsque les Écritures nous enseignent que nous sommes sauvés *par* l'Éternel, nous avons tendance à oublier que nous sommes également sauvés *de* l'Éternel.

De quoi avons-nous donc besoin d'être sauvés ? Nous avons besoin d'être sauvés *de Dieu* – non pas des calculs rénaux, des ouragans, ou des défaites militaires. Chaque être humain a besoin d'être sauvé *de* Dieu. Quand la mort frappe, Dieu est la dernière personne en face de qui le pécheur impénitent désire se retrouver. La gloire de l'Évangile, c'est que celui dont nous avons besoin d'être sauvés est aussi celui qui nous sauve. En nous sauvant, Dieu nous sauve de lui-même.

Malheur à ceux qui n'ont pas de Sauveur au jour de la colère. La Bible nous apprend que ce jour-là, l'incrédule implorera les montagnes de tomber sur lui et les collines de le cacher. Il cherchera un abri pour se protéger de la nature elle-même et s'écrira : « Couvre-moi ! Sois mon bouclier et protège-moi ! » Mais la justice de Christ est le seul bouclier capable de nous protéger de la colère à venir.

Lorsque nous plaçons notre foi en Jésus, Dieu nous revêt des habits de Jésus – et les habits de la justice de Jésus ne sont jamais, jamais, la cible de la colère de Dieu. Il n'y a plus de condamnation pour quiconque se réfugie en Jésus ; il est en paix avec Dieu.

Lorsque la calamité s'est abattue sur la terre à l'époque de Noé, le jour de l'Éternel est arrivé et le déluge a tué la quasi-totalité du monde. Cependant, pour Noé et sa famille, le jour de l'Éternel représentait le jour de leur salut. Pour l'incrédule, le jour de l'Éternel est un jour de ténèbres sans aucune lumière. Pour le chrétien, le jour de l'Éternel est un jour de lumière sans ténèbres du tout.

Êtes-vous sauvé ? C'est la question la plus importante de votre vie.

Si nous considérons, ne serait-ce que pour un bref instant, l'aspect effroyable du déversement total de la colère de Dieu, notre âme se met à trembler. Lorsque nous considérons que nous méritons d'être consumés par sa fureur, et que nous réalisons que sa fureur s'est abattue sur Jésus à notre place ; lorsque nous reconnaissons la grandeur du danger, alors nous pouvons cerner la grandeur du salut qu'il nous a accordé. Comment échapperons-nous, si nous négligeons un si grand salut ?

2

UNE IMAGE DE SOI BRISÉE

Nous sommes sauvés *de* l'Éternel. Que nous soyons choqués par cette idée démontre que notre compréhension est traversée par deux failles : la première se trouve dans notre compréhension de Dieu, la deuxième dans notre compréhension de nous-mêmes. Notre opinion de Dieu est trop petite, et notre opinion du genre humain trop élevée. Voilà la douloureuse découverte d'Ésaïe lorsque Dieu lui dévoile un pan de sa sainteté. Cette vision lui fait comprendre, pour la première fois de sa vie, qui est Dieu. C'est aussi devant ce Dieu qu'Ésaïe comprend, pour la première fois, qui il est lui-même. Sa réaction est de s'écrier : « Malheur à moi ! Je suis perdu, car je suis un homme dont les lèvres sont impures » (És 6.5).

La découverte d'Ésaïe a brisé son image de soi. Sa vision de Dieu l'a complètement bouleversé. Son expérience est loin d'être unique ; il semble que dans les Écritures, tous ceux qui ont rencontré le Dieu vivant ont soudainement perdu leur sang-froid et traversé une crise d'identité majeure. Leur ego a été brisé en mille morceaux.

Notre culture actuelle est l'une des plus narcissiques de tous les temps. Dans la mythologie grecque, Narcisse aperçoit son reflet dans l'eau claire d'un ruisseau et tombe amoureux de sa propre image. Si son comportement relève du mythe, le nôtre est malheureusement bien réel.

Il y a quelques années de cela, une étude internationale a mesuré la corrélation entre l'aptitude en mathématiques et le ressenti des étudiants quant à leurs résultats. Les Américains ont fini septièmes – derniers – pour ce qui est de l'aptitude en mathématiques. Par contre, ils étaient premiers pour ce qui est de leur ressenti positif quant à leurs résultats. Nos élèves semblent plus doués dans le domaine de l'estime de soi que dans celui des mathématiques ! Nous leur enseignons à avoir une bonne image d'eux-mêmes alors que leurs résultats sont médiocres.

L'estime de soi et la sainteté de Dieu

Notre quête narcissique a été couronnée de succès. La colère de Dieu ne nous préoccupe pas, puisque nous avons minimisé la gravité de notre péché. Notre estime de soi fonctionne comme un écran devant nos yeux : il nous empêche de voir la sainteté de l'Éternel. Dans le même temps, les Écritures regorgent de situations dans lesquelles Dieu brise l'ego d'êtres humains. Ésaïe en est un exemple parmi tant d'autres.

Prenons le cas du roi Belchatsar. Il a organisé un festin somptueux lors duquel il s'est vanté de ses victoires sur Israël et s'est moqué de Dieu en buvant dans les coupes d'or saintes du temple de Jérusalem. Mais Dieu a brusquement interrompu ces réjouissances :

> À ce moment-là, apparurent les doigts d'une main d'homme, et ils écrivirent, en face du chandelier, sur le plâtre de la muraille du palais royal. Le roi vit cette extrémité de main qui écrivait (Da 5.5).

Daniel décrit la réaction du roi :

> Alors le roi pâlit et ses pensées l'épouvantèrent ; les jointures de ses reins se relâchèrent, et ses genoux s'entrechoquaient. Le roi cria avec force… (Da 5.6,7.)

Lorsque la main de Dieu est apparue, « le roi pâlit ». Cette pâleur soudaine est directement en lien avec ses pensées troublantes. Bien qu'il ne sache pas, à cet instant précis, ce que les mots signifient, il semble avoir compris qu'ils ne lui annoncent rien de bon. Ce n'est pas la bonne nouvelle de l'Évangile que Dieu écrit sur le mur. Belchatsar est si épouvanté que ses joints se relâchent et que ses genoux se mettent à s'entrechoquer, littéralement.

En un instant, la confiance du roi disparaît, son arrogance est anéantie. Son image de soi vole en éclats. Et comme l'écrit l'a prédit, Belchatsar n'a pas vécu bien longtemps : son royaume tombe et il est tué cette nuit-là.

La gravité du péché

Un jour, j'ai soumis le manuscrit pour un livre destiné aux enfants à un éditeur chrétien. Quelle ne fut pas ma surprise en découvrant que ce dernier avait changé toutes mes références au péché !

En effet, le mot « pécher » avait été enlevé au profit de l'expression « faire de mauvais choix ». J'ai demandé à l'éditeur la raison de ce changement. Sa réponse : « Nous ne voulons pas donner aux enfants une mauvaise image de soi. »

La meilleure image de soi est celle qui reste fidèle à la réalité. La Bible déclare que les êtres humains ont une valeur intrinsèque du fait qu'ils sont créés à l'image de Dieu. Nous défendons le caractère sacré de la vie humaine précisément parce que chaque personne a été créée à l'image de Dieu. Cette image, cependant, a été ternie. Elle a été souillée par le péché.

Nous n'aurons aucune crainte de Dieu tant que nous minimiserons la gravité de notre péché. Nous trouverons nos résultats très bons. Bercés d'illusions, nous serons convaincus que ceux-ci suffiront à satisfaire un Dieu saint. C'est exactement ce qui est arrivé au jeune homme riche venu interroger Jésus (Lu 18.18-23). Il était enthousiaste à l'idée de le rencontrer. Ce qu'il avait entendu Jésus dire au sujet du royaume de Dieu avait suscité son intérêt. S'approchant de Jésus, il lui demande : « Bon maître, que dois-je faire pour hériter la vie éternelle ? » L'idée de vivre pour toujours a piqué sa curiosité, aussi veut-il s'assurer qu'il fera partie des chanceux. Comment Jésus lui répond-il ? Quels sont ses premiers mots pour ce jeune homme riche ? Jésus le regarde droit dans les yeux et lui dit : « Pourquoi m'appelles-tu bon ? Personne n'est bon, si ce n'est Dieu seul. »

Les critiques se sont saisis de la réponse de Jésus pour tenter de prouver que Christ n'était pas parfait et sans péché. Ils prétendent que ces paroles nient à la fois sa bonté et sa divinité. Mais ce n'est pas ce que dit Jésus. Le jeune homme n'a aucune idée de l'identité de son interlocuteur, et Jésus en a bien conscience.

L'homme s'approche de Christ d'une manière désinvolte, frivole, armé d'une compréhension superficielle de la bonté. Par ses paroles flatteuses, peut-être essaie-t-il même de rehausser l'estime de soi de Jésus. Jésus rejette tout cela en bloc et confronte le jeune homme : « Pourquoi m'appelles-tu bon ? Personne n'est bon, si ce n'est Dieu seul. »

Jésus sait que l'homme riche ne le voit pas comme le Dieu incarné. Puisqu'il ne sait pas qu'il parle au Fils de Dieu, il est manifeste qu'il emploie le mot *bon* de manière superficielle. Remarquez que Jésus ne remet pas directement en cause sa compréhension simpliste du terme *bon* ; à la manière de Socrate, Jésus le met plutôt au défi de répondre à une série de questions. Il lui rappelle la loi. Il le conduit directement aux dix commandements.

> Tu connais les commandements : Ne commets pas d'adultère ; ne commets pas de meurtre ; ne commets pas de vol ; ne dis pas de faux témoignage ; honore ton père et ta mère. J'ai, dit-il [*le jeune homme riche*], gardé tout cela dès ma jeunesse (Lu 18.20,21).

La réponse du jeune homme trahit sa déception. Visiblement, il s'attendait à recevoir un important secret spirituel de la part de Jésus. Les réponses traditionnelles des rabbins ne l'intéressaient pas : « Ne commets pas de meurtre. Ne commets pas de vol. Ne commets pas d'adultère. Obéis à la loi. » Il répond : « Jésus, je garde ces commandements depuis toujours. » À ce moment précis, Jésus aurait pu lui rétorquer : « Tu n'étais donc pas là lorsque j'ai prêché le sermon sur la montagne, et que j'ai expliqué la signification plus profonde de la loi. Si tu comprenais la loi telle que je l'ai révélée,

tu te rendrais compte que tu n'as gardé aucun des commandements depuis que tu t'es levé ce matin. » Pourtant, ce n'est pas ce que Jésus fait. Au lieu de dire au jeune homme riche qu'il n'a pas gardé la loi, il le lui *montre*. Dans un sens, il lui fait comprendre le premier commandement qui nous exhorte à ne pas avoir d'autres dieux. Jésus ordonne à l'homme de vendre ses biens et de tout distribuer aux pauvres. Le jeune homme s'en va, rempli de tristesse, parce qu'il était riche. Il n'a pas passé le test du premier commandement.

Le monde et l'Église sont remplis de « jeunes hommes riches ». Nombreux sont ceux qui croient dur comme fer qu'ils iront au paradis parce qu'ils s'imaginent avoir gardé les dix commandements. Ils ne comprennent pas que personne ne sera justifié par les œuvres de la loi devant Dieu (voir Ga 2.16). Si nous pensons pouvoir entrer au paradis en gardant la loi, nous nous berçons de la pire illusion possible. Si nous vivons par la loi, nous mourrons aussi par elle.

Les exigences parfaites de Dieu

Récemment, je parlais à une femme qui me racontait une situation avec son fils. Celui-ci était âgé de six ans environ. La mère étant passionnée par l'évangélisation, elle lui demande : « Est-ce que tu crois que quand tu seras vieux et que tu mourras, tu iras au paradis ? » Le garçon est plutôt sûr de lui : il ira au paradis. La mère creuse donc un peu plus : « Imagine que tu te retrouves devant Dieu, qu'il te regarde droit dans les yeux, et qu'il te demande : "Pourquoi devrais-je te laisser entrer dans mon paradis ?" Qu'est-ce que tu lui répondrais ? » Il réfléchit pendant une seconde, lève ses yeux vers sa mère, puis lui dit : « Si Dieu me posait cette question, je lui répondrais : "Parce que j'ai vraiment essayé d'être un bon

garçon." » Puis une expression perplexe se dessine sur son petit visage, et il ajoute : « En fait… pas un si bon garçon que ça. »

Ce jeune garçon m'a semblé bien perspicace pour son âge. En effet, la plupart d'entre nous s'imaginent qu'au jour du jugement, pour nous rendre acceptables devant Dieu, il nous suffira d'avoir fait de notre mieux, d'avoir été bons. Pourtant, même un enfant de six ans – dont la compréhension de Dieu est limitée, et dont la compréhension de sa propre nature déchue est immature – a dû y réfléchir à deux fois. Il s'est rendu compte qu'il n'était pas assez bon.

En réalité, l'expression « pas un si bon garçon que ça » relève d'un bel euphémisme. Nous sommes *bien loin* du compte. À mon avis, l'erreur la plus grave et la plus fréquente que les êtres humains commettent consiste à présumer qu'ils survivront au jugement d'un Dieu saint sur la base de leur prestation.

Que diriez-vous à Dieu s'il vous demandait : « Pourquoi devrais-je te laisser entrer dans mon paradis ? » Quelle serait votre réponse ? Sur quelle base pourrez-vous vous tenir devant Dieu ? Ces questions nous amènent au problème de notre nature déchue. L'enfant qui explique avoir vraiment essayé d'être un bon garçon, avant de réaliser qu'il n'était pas assez bon, nous révèle une autre présomption erronée. Il conçoit son propre péché comme un simple problème en surface, quelque chose qui entache légèrement l'image de Dieu en lui. Il ne saisit pas le degré et l'intensité de son aliénation de Dieu. Personne n'est parfait ; nous l'admettons aisément. Si je demande à quelqu'un s'il se considère comme pécheur, il répondra généralement que oui – avant d'ajouter que personne n'est parfait. Le fait d'être un pécheur ne lui semble pas être un problème si grave que cela. Après tout, « l'erreur est humaine,

le pardon, divin ». L'adage semble se fonder sur ce postulat : puisque Dieu est divin, il est dans l'obligation de nous pardonner.

Aucune crainte de Dieu

Si nous ne satisfaisons jamais au standard de justice ou de perfection que Dieu requiert de nous, si nous échouons systématiquement à refléter sa grandeur, c'est en partie parce que nous ne comprenons pas ce qu'est ce standard. Il existe un tel fossé entre nos pensées et la sainteté de Dieu que nous sommes désormais incapables de voir le péché pour ce qu'il est. Dans notre culture, chacun fait ce qui lui semble bon ; on oublie que c'est Dieu qui détermine ce qui est bon.

L'apôtre Paul décrit notre nature déchue ainsi :

> *[Il]* est écrit :
> Il n'y a pas de juste, pas même un seul ;
> Nul n'est intelligent,
> Nul ne cherche Dieu.
> Tous se sont égarés,
> Ensemble ils sont pervertis,
> Il n'en est aucun qui fasse le bien, pas même un seul.
> Leur gosier est un sépulcre ouvert,
> Ils usent de tromperie avec leurs langues,
> Ils ont sous leurs lèvres un venin d'aspic.
> Leur bouche est pleine de malédiction et d'amertume.
> Ils ont les pieds légers pour répandre le sang,
> La destruction et le malheur sont sur leur chemin,
> Ils n'ont pas connu le chemin de la paix.
> La crainte de Dieu n'est pas devant leurs yeux (Ro 3.10-18).

La conclusion de Paul est sans appel : « La crainte de Dieu n'est pas devant leurs yeux. » Est-ce que nous craignons Dieu ? Ressentons-nous l'honneur et la révérence qui lui sont dus ? Les écrits de Paul nous semblent-ils étranges, éloignés de notre propre expérience ? Dieu nous a créés, et il nous a créés à son image. De ce fait, il a inscrit dans notre patrimoine génétique une aptitude et un besoin de vénérer notre Créateur. Nous savons que Dieu est digne de notre honneur, de notre révérence, de notre adoration. Nous savons qu'il relève de notre responsabilité morale de lui donner ces choses qu'il mérite. Cependant, nous avons été désobéissants depuis si longtemps que nous ne craignons même plus Dieu. Nous nous moquons de lui. Nous nous imaginons qu'il ne peut rien nous faire. Voilà à quel point notre péché est généralisé, profondément ancré dans notre cœur. Notre problème n'est pas superficiel ; ce n'est pas que nous avons simplement raté la cible, ni même que nous sommes séparés de Dieu. Dans notre nature déchue, nous sommes, en réalité, ennemis de Dieu.

Nous entrons dans ce monde avec une nature déchue. À cause de notre chute en Adam, notre nature est corrompue dès la naissance ; c'est « le péché originel ». Le péché originel n'est pas celui qu'Adam et Ève ont commis, mais le *résultat* de ce premier péché. Le péché originel fait référence à notre condition pécheresse, notre tendance pécheresse, notre propension pécheresse de laquelle le péché découle. Autrement dit, *nous péchons parce que nous sommes des pécheurs.* Nous ne sommes pas des pécheurs parce que nous péchons. Depuis la chute de l'humanité, la nature de l'être humain consiste désormais à être disposée au péché et attirée par le péché.

Je pèche du fait que je suis un pécheur. David a ainsi reconnu : « Je suis né dans la faute, et ma mère m'a conçu dans le péché » (Ps 51.7).

Cette prière d'Augustin est sans doute la plus célèbre : « Vous nous avez créés pour vous, et […] notre cœur est inquiet jusqu'à ce qu'il repose en vous. »

Néanmoins, une autre de ses prières moins connues a causé l'une des controverses les plus importantes de l'histoire de la théologie : « Donnez ce que vous ordonnez et ordonnez ce que vous voulez. » Qu'un théologien prie que Dieu ordonne ce qu'il veut n'est pas surprenant. C'est l'autre moitié de la prière, « donnez ce que vous ordonnez », qui a soulevé une tempête de protestations. Pourquoi Augustin demanderait-il à Dieu de nous donner ce qu'il nous ordonne ? En réalité, la question qui tourmentait Augustin était celle de la gravité de notre condition déchue. D'un côté, Dieu nous ordonne : « Soyez parfaits ». Il requiert la perfection alors que nous sommes nés dans un état de corruption tel qu'il nous est moralement impossible de faire ce que Dieu nous ordonne par notre propre force ou nos propres aptitudes. Nous pouvons obéir aux commandements de Dieu seulement s'il nous aide dans le processus, en déversant sa grâce sur nous et en nous rendant capables d'accomplir ce qu'il nous ordonne. Voilà ce qu'Augustin voulait dire par « donnez ce que vous ordonnez ».

L'opposition d'un certain moine, dérangé par la prière d'Augustin, a fait dégénérer la situation en controverse théologique majeure. Le moine en question s'appelait Pélage. D'après lui, Dieu n'ordonne jamais l'impossible ; par conséquent, si Dieu nous ordonne d'être parfaits, cela doit vouloir dire que nous sommes capables d'agir avec une justice parfaite. Quelles que soient les

conséquences de la chute pour l'homme, celle-ci n'a donc pas supprimé notre capacité à atteindre la perfection. Si Dieu ordonne à des pécheurs déchus d'être parfaits, c'est que nous en possédons la capacité. Pélage soutenait que la grâce rend la justice plus facile à atteindre, mais qu'elle n'est pas nécessaire – autrement dit, nous pouvons être parfaits par nos propres forces.

En bonne position pour être brisés

Augustin et l'Église ont catégoriquement récusé cette notion. Nous sommes des pécheurs incapables de surmonter notre péché. C'est précisément à cause du péché et de la gravité de celui-ci que nous avons besoin d'un Sauveur. Nous avons besoin de quelqu'un qui nous sauvera de la colère à venir.

Nos plus belles œuvres ne suffisent pas à satisfaire le standard divin de justice. Augustin disait de nos efforts les plus conséquents qu'ils n'étaient que « des vices splendides ». Nous nous félicitons de nos résultats parce que nous les comparons à ceux des autres ; tant qu'il y a des gens qui paraissent plus pécheurs que nous, nous continuons de louer nos propres vertus. C'est de la folie pure, comme le reconnaît l'apôtre Paul :

> Nous n'osons pas nous égaler ou nous comparer à quelques-uns de ceux qui se recommandent eux-mêmes. Mais, en se mesurant à leur propre mesure et en se comparant à eux-mêmes, ils manquent d'intelligence. Pour nous, nous ne voulons pas nous glorifier hors de toute mesure, nous prendrons au contraire pour mesure le domaine que Dieu nous a départi (2 Co 10.12,13*a*).

Tant que nous serons assez fous pour remettre notre jugement entre nos propres mains, ou pour évaluer nos mérites à la lumière de ceux de nos contemporains, notre confiance en nous demeurera fragile. Nous sommes en bonne position pour être brisés. Lorsque nous apercevrons le saint caractère de Dieu et comprendrons que c'est le standard qu'il nous faut atteindre, notre autosuffisance et notre confiance en nous-mêmes seront pulvérisées, et rien ne pourra y remédier.

Notre âme brisée doit être sauvée de la colère de Dieu, et nous sommes incapables de mener à bien cette opération de sauvetage. Il nous faut un remède plus efficace. Nous avons besoin d'une rédemption. Nous avons besoin de la croix.

Deuxième partie

SAUVÉ *par* QUOI ?

3

SAUVÉ *par* QUOI ?

Nous avons vu que le grand paradoxe, l'ironie suprême de la foi chrétienne, est que nous sommes sauvés à la fois *par* Dieu et *de* Dieu. Le Dieu de sainteté parfaite, lui qui exige que sa justice soit satisfaite et qui ne transigera pas sur le péché, a décrété depuis toute éternité qu'il donnerait lui-même le salut à ceux-là mêmes qui, par leur péché, s'exposent à son courroux et son jugement.

Le moyen *par* lequel Dieu accomplit ce grand salut est sans doute l'aspect le plus crucial de l'œuvre de Christ ; son œuvre touche au cœur même du salut. Notez que j'ai délibérément employé le mot *crucial,* un terme qui provient du mot latin pour croix (*crux*).

Les marques et les logos

Les efforts acharnés des directeurs de publicité ne cessent de me surprendre. « On gagne à faire de la publicité » est désormais un axiome non négociable du monde des affaires. Et si je conteste cette affirmation, je le fais en portant un t-shirt vantant les mérites

de telle entreprise connue, un pantalon arborant les insignes d'une marque célèbre, et des chaussures ornées d'un logo facilement reconnaissable. Pour écrire ces mots, j'utilise un stylo que la publicité a fait connaître. Et pour arriver à l'endroit d'où j'écris ces mots, j'ai conduit une voiture qui apparaît dans d'innombrables spots publicitaires.

Les hommes d'affaires font tout pour augmenter leur part de marché. Le degré de notoriété d'une marque est leur préoccupation principale. Ils dépensent des milliards de dollars chaque année dans ce but et recrutent des concepteurs graphiques qui créent et améliorent leurs logos – ces petits emblèmes, images, ou photographies qui identifient ou distinguent un produit ou une entreprise. Les gens vont jusqu'à voler l'étoile du capot des Mercedes. Si l'on ne peut pas s'offrir la voiture de luxe, on peut au moins en posséder le symbole.

Le logo le plus identifiable des États-Unis, à ce qu'il paraît, est une forme un peu étrange ressemblant à un nœud papillon. On le trouve sur une marque de voiture typiquement américaine : Chevrolet.

Mais délaissons le monde des affaires pour nous tourner vers celui de la foi. La croix est le symbole universel du christianisme, l'essence du ministère de Jésus. Elle exprime la dimension la plus profonde de sa passion. La croix est si centrale au christianisme que l'apôtre Paul, usant un peu d'hyperbole, a déclaré sa résolution de ne prêcher que Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié (1 Co 2.2). À l'aide de mots plutôt que de peinture à l'huile ou d'un burin et de pierre, Paul emploie une technique que des artistes renommés qualifieront plus tard de « moment fructueux ». Rembrandt et Michel-Ange produisaient d'innombrables esquisses tirées de la vie

de leurs sujets avant d'en choisir une à immortaliser. Par exemple, Michel-Ange désirait saisir l'essence de David au travers d'une pose particulière. Pour Paul, le moment fructueux de la vie et du ministère de Jésus, c'est la croix. Dans un sens, tous les écrits de Paul sont simplement un commentaire sur cet acte décisif, ce ministère au bout duquel Jésus annonce que son heure est venue, un ministère pour lequel il est né et a été baptisé. C'était le ministère que Jésus était prédestiné à accomplir. Il a inexorablement marché vers ce moment que la théologie appelle la passion du Christ, et pour lequel il a transpiré des gouttes de sang. Chaque instant et chaque circonstance de la vie de Jésus a convergé vers ce paroxysme – sa mort.

Si nous pouvions lire le Nouveau Testament pour la première fois, comme si nous étions la première génération à en entendre le message, je crois qu'il ne ferait aucun doute que cet événement – la crucifixion de Christ, ainsi que sa résurrection et son ascension – était au cœur même des prédications, des enseignements, et du catéchisme de la communauté néotestamentaire. Si la croix est d'une importance majeure et non mineure dans le christianisme biblique, il est alors primordial que les chrétiens en comprennent la signification biblique. C'est vrai de toute génération, mais je pense que la génération actuelle en a particulièrement besoin.

L'importance de la croix

Sur les deux mille ans d'histoire chrétienne, il n'y a jamais eu d'époque lors de laquelle l'importance de la croix, la centralité de la croix, et la question de la nécessité de la croix ont été des sujets aussi controversés qu'aujourd'hui. Notre besoin d'être rachetés n'a jamais autant été remis en cause qu'il ne l'est de nos jours.

D'un point de vue historique, il est vrai que ce n'est pas la première fois qu'émerge une théologie considérant que la croix de Christ est un événement inutile. Cette théologie reconnaît la valeur de la croix, mais rejette son importance ultime pour l'humanité.

Mes interlocuteurs non chrétiens m'expliquent souvent la raison pour laquelle ils ne sont pas croyants : ce n'est pas tant qu'ils contestent les affirmations du christianisme, mais plutôt qu'ils n'ont jamais été convaincus d'avoir besoin de Christ. Combien de fois avez-vous entendu des gens vous dire : « Oui, peut-être que ce que vous me dites est vrai, mais je ne ressens pas personnellement le besoin d'avoir Jésus dans ma vie », « Je n'ai pas besoin de l'Église », ou « Je n'ai pas besoin du christianisme » ? Lorsque j'entends de telles réponses, mon esprit soupire en moi. Je tremble en pensant aux conséquences que ces personnes devront subir si elles persistent dans une telle attitude. Si nous parvenions à les convaincre de l'identité de Christ et de la vérité de son œuvre, elles comprendraient immédiatement que c'est le besoin de chaque être humain dans le monde, et que sans elles, personne ne pourrait être sauvé *de* Dieu.

Récemment, alors que je me promenais dans un centre commercial aux États-Unis, je suis entré dans une grande librairie non chrétienne. Les rayons se succédaient, et les étagères débordaient de livres. Les différentes sections étaient clairement indiquées : *fiction*, *romans*, *affaires*, *sports*, *développement personnel*, *sexe et mariage*, etc. Puis, tout au fond, un panneau « religion ». J'ai compté quatre étagères. C'était la plus petite section de la librairie. Et on ne pouvait pas dire des livres qu'ils étaient compatibles avec le christianisme orthodoxe classique. « Pourquoi est-ce qu'ils vendent autant de livres de fiction et de développement personnel, alors que la vérité

biblique, elle, semble n'avoir aucune valeur à leurs yeux ? » me suis-je demandé. Puis, je me suis rappelé que cette librairie n'était pas un ministère, mais un commerce. Le but est de réaliser un bénéfice. S'il y avait aussi peu de livres chrétiens à vendre, c'est parce que très peu de clients entrent et demandent : « Où puis-je trouver un livre qui m'enseignera les profondeurs et les richesses de la rédemption de Christ ? »

J'ai donc pensé que *si j'allais dans une librairie chrétienne, je trouverais peut-être ce genre de livre*. Mais non ; les librairies chrétiennes ne proposent que bien peu d'ouvrages sur la croix de Christ. Assis dans le centre commercial, perdu dans mes pensées, je regardais les gens marcher devant moi. J'ai été traversé par un sentiment alarmant : cette foule de gens ne se préoccupait pas de la rédemption du péché parce qu'ils étaient convaincus de ne pas en avoir besoin. De nos jours, peu de personnes ressentent le besoin d'une telle rédemption. Rares sont ceux dont l'esprit est assailli de questions pressantes telles que : « Comment puis-je être réconcilié avec Dieu ? Comment puis-je échapper au jugement divin ? »

Notre culture a indiscutablement perdu cette notion selon laquelle les êtres humains doivent leur existence à Dieu – et que cette redevabilité est privée, personnelle, inexorable. Que se passerait-il si les yeux de tous les êtres humains s'ouvraient, et que tous s'exclamaient : « Un jour, je devrai me présenter devant mon Créateur. J'aurai à rendre des comptes pour chaque parole que j'aurais prononcée, chaque acte que j'aurais commis, chaque pensée qui m'aura traversé l'esprit, chaque tâche que j'aurais dû accomplir. Je suis redevable envers Dieu. »

Si tous les habitants de la terre se réveillaient avec cette soudaine prise de conscience, plusieurs changements auraient lieu.

Certains pourraient penser : « Oui, d'accord, je suis redevable… mais n'est-il pas merveilleux que celui envers qui je suis redevable ne se préoccupe pas vraiment de savoir quel genre de vie je mène, puisqu'il comprend qu'il faut bien que jeunesse se passe, et qu'on n'apprend pas non plus à un vieux singe à faire la grimace ! » Si tous les habitants de la terre partageaient cette opinion, il est probable que rien ne changerait. Cependant, il suffirait qu'ils comprennent deux choses – que Dieu est saint, et que le péché est une offense à l'égard de sa sainteté – pour qu'ils se précipitent dans nos églises et implorent : « Que dois-je faire pour être sauvé ? »

Nous aimons croire que nous n'avons pas besoin d'un Sauveur ; pourtant, la rédemption, la croix, et le christianisme partent d'un postulat fondamental, à savoir que nous avons désespérément besoin d'être sauvés. Notre culture moderne ne partage peut-être pas ce postulat, mais cela ne diminue en rien la réalité de notre besoin.

Quelle est, de nos jours, la doctrine de la justification dominante aux États-Unis ? J'ai bien peur que ce ne soit pas la justification par la foi seule, ni même la justification par les bonnes œuvres, ou un mélange de foi et d'œuvres. La notion de justification qui domine notre culture actuelle, c'est la justification par la mort. Tout ce que j'ai à faire pour que Dieu m'accueille dans ses bras éternels, c'est de mourir. C'est le seul prérequis. La mort, d'une façon ou d'une autre, efface notre péché. La rédemption devient donc parfaitement inutile.

L'un de mes amis théologiens explique souvent qu'il n'existe que trois types de théologie de base dans toute l'histoire de l'Église. Si l'on y trouve bien évidemment une multitude de courants théologiques qui chacun se distingue par de subtiles nuances, l'analyse

finale révèle l'existence de trois grandes catégories théologiques : le pélagianisme, le semi-pélagianisme, et l'augustinisme. Dans l'histoire de l'Église occidentale comme orientale, la quasi-totalité des Églises appartient à l'une de ces trois catégories. Le semi-pélagianisme et l'augustinisme ont donné lieu à des débats importants au sein de la famille chrétienne ; ils représentent, parmi les chrétiens, des opinions différentes dans les domaines de l'interprétation biblique et de la théologie. En revanche, le pélagianisme dans toutes ses formes ne se limite pas à soulever des questions internes entre chrétiens. Le pélagianisme est sous-chrétien au mieux, et antichrétien au pire. Le pélagianisme au IVe siècle, le socinianisme aux XVIe et XVIIe siècles, et ce que nous appelons le libéralisme en tant que théologie distinctive dans notre siècle présent, sont fondamentalement des courants non chrétiens, étant donné qu'ils rejettent la rédemption de Jésus-Christ. Dans ces courants, la croix n'est pas un acte qui satisfait la justice de Dieu. Pendant des siècles, le christianisme orthodoxe a considéré la rédemption comme une condition *sine qua non* de la foi chrétienne ; autrement dit, si l'on retire la portée rédemptrice de la croix, tout le christianisme s'effondre.

Pourtant le pélagianisme, le socinianisme, et le libéralisme confèrent tous trois une certaine signification à la croix de Christ. Ils déclarent que la croix présente un Jésus mourant comme un exemple moral pour l'humanité, un héros existentiel qui nous inspire par son engagement et sa consécration au sacrifice de soi et à des préoccupations humanistes. Mais ces exemples de moralité restent bien loin de la doctrine de la rédemption.

Lorsque j'étudiais au séminaire, lors d'un cours d'homilétique, l'un de mes camarades de classe a prêché sur la croix de Christ en expliquant que ce dernier était l'Agneau immolé pour nous. Lorsqu'il a terminé son enseignement, le professeur a pris la parole. Il était furieux. Il a verbalement attaqué l'étudiant alors que celui-ci n'avait même pas encore regagné sa place. Dans sa rage, il lui a lancé : « Comment osez-vous prêcher la rédemption substitutive, à notre époque ? » Il considérait la rédemption substitutive comme une notion archaïque, une idée démodée selon laquelle quelqu'un meurt pour porter les péchés des autres. Il a catégoriquement rejeté le principe selon lequel la croix représente une sorte de transaction cosmique qui garantit la réconciliation avec Dieu.

Mais si nous retirons du Nouveau Testament l'acte de réconciliation accompli par Christ, que nous reste-t-il ? De simples leçons de morale. En plus de ne pas être uniques au christianisme, ces leçons de morale ne persuaderont personne de donner sa vie pour elles. Dans le pélagianisme et le libéralisme, il n'y a pas de salut ; ces deux courants n'ont pas de Sauveur, puisqu'ils ne sont pas non plus convaincus qu'il est nécessaire d'être sauvé.

La nécessité de la croix

Nous venons de voir qu'il existe trois types basiques de théologie. Historiquement, il existe également trois perspectives basiques de la rédemption quant à la *nécessité* de cette dernière. Le socinianisme et le pélagianisme soutiennent que la rédemption est parfaitement inutile. D'autres, en revanche, croient que la rédemption est *hypothétiquement* nécessaire.

Il nous faut ici avancer lentement. La nécessité « hypothétique » de la rédemption se rapporte à l'idée que Dieu aurait pu nous racheter de bien des manières différentes, mais qu'il a choisi de le faire par la croix. La rédemption est la méthode qu'il a préféré employer, mais ce n'était pas la seule à sa disposition. Il aurait simplement pu décider de fermer les yeux sur le péché de l'homme. Au lieu de cela, il a choisi une solution drastique et s'est engagé à suivre un certain plan d'action. Une fois qu'il s'était engagé, une fois qu'il avait déterminé que le moyen serait la rédemption, cette dernière est devenue nécessaire, mais seulement *de pacto* – c'est-à-dire en vertu du pacte (de l'alliance) qu'il avait lui-même fait d'accomplir son plan d'une certaine manière. La promesse était gratuite. Elle n'était pas nécessaire. Mais il a fait une promesse. Et une fois qu'il a fait cette promesse, il s'est engagé à la tenir, et à respecter son plan d'action. Voilà ce que l'on entend par la nécessité hypothétique de la rédemption.

La troisième perspective, qui représente la vision chrétienne orthodoxe – ainsi que la vision biblique, selon moi – déclare que la rédemption n'était pas simplement hypothétiquement nécessaire au salut de l'homme, mais absolument nécessaire.

Pourquoi la rédemption est-elle nécessaire ? Nous répondrons à cette question dans le chapitre suivant. Pour l'instant, contentons-nous d'affirmer que le cœur de la question est en lien avec notre compréhension de la nature et du caractère de Dieu d'une part, et la nature du péché d'autre part, et ce, depuis Pélage. Si notre compréhension de l'un ou l'autre de ces sujets est défaillante, nous arriverons inévitablement à la conclusion que la rédemption n'est pas nécessaire.

Avant de creuser la question davantage dans les pages suivantes, je nous propose d'apporter trois clarifications bibliques concernant le péché. La Bible décrit le péché de l'homme de trois manières distinctes. Premièrement, le péché est une dette, un échec, une incapacité à faire ce que nous avons pourtant l'obligation d'accomplir. Dieu le Créateur nous a conféré certaines responsabilités pour lesquelles nous devons lui rendre des comptes. Si nous ne les menons pas à bien, nous contractons une dette envers lui. Deuxièmement, le péché exprime l'hostilité : c'est une violation de la relation personnelle que les êtres humains sont censés avoir avec leur Créateur. Lorsque nous péchons contre Dieu, nous brisons cette relation. Nous communiquons non pas l'amour, l'affection, ou la dévotion envers notre Créateur, mais une hostilité qui ne peut être ignorée. Et troisièmement, la Bible considère que le péché est un crime contre Dieu, une offense envers sa sainteté, une transgression de sa loi.

Alors que nous nous apprêtons à examiner comment la relation entre Dieu et l'humanité déchue pourrait être rétablie, il est important que nous gardions ces trois concepts à l'esprit. Si un crime a été commis, nous devrons en supporter les sanctions pénales. Si une dette a été contractée, elle devra être payée. Si l'hostilité s'est immiscée dans une relation personnelle, si la relation a été brisée, elle doit être restaurée.

4

LA GRANDE HISTOIRE DE LA RÉDEMPTION

À la fin du chapitre précédent, nous avons brièvement évoqué les trois dimensions du péché de l'humanité contre Dieu. Notre objectif était de comprendre pourquoi la rédemption est nécessaire. J'ai cherché à développer, dans un schéma symétrique, trois dimensions qui soulignent notre triple besoin de rédemption. Dans ce chapitre, nous verrons qu'il y a également trois acteurs principaux dans la grande histoire de la rédemption : l'homme, Dieu le Père, et Dieu le Fils dans son œuvre incarnée en tant que Messie et Rédempteur.

Pour rappel, voici les trois dimensions du péché qui nécessitent la rédemption : 1) le péché est une dette ; 2) le péché est un acte d'hostilité ; et 3) le péché est un crime. Pour mieux cerner le premier aspect, il nous faut d'abord comprendre le rôle de Dieu en tant que Créateur souverain de l'univers.

La souveraineté de Dieu est multidimensionnelle. Elle se rapporte à son règne absolu sur la nature, sur l'histoire, et sur les affaires de l'humanité. La souveraineté divine concerne effectivement son autorité sur l'ensemble de la création. La souveraineté implique l'autorité. Dans le terme *autorité*, nous discernons d'ailleurs un autre mot : *auteur*. En tant qu'auteur de toutes choses, Dieu possède l'autorité sur tout ce qu'il crée. En tant qu'auteur de toutes choses, Dieu possède donc toutes choses ; il en est le propriétaire légitime. Il règne sur ce qu'il crée et sur ce qu'il possède. Dieu a intrinsèquement et absolument le droit d'imposer des obligations sur sa création. Il a le droit d'ordonner à la lumière de briller et aux étoiles de suivre la trajectoire qu'il a tracée pour elles. La nature de l'autorité est une question déconcertante pour notre culture. Qu'est-ce qu'une autorité dûment constituée ? Il s'agit d'une personne ou fonction qui détient le droit d'imposer des obligations. Si une personne qui se trouve en position d'autorité sur moi m'ordonne d'accomplir une action qui est moralement juste, elle a le droit d'imposer cette obligation, et j'ai la responsabilité de satisfaire à celle-ci. Si je ne m'acquitte pas de ma responsabilité, je m'expose à des sanctions punitives.

L'autorité de Dieu est de cette nature. Dieu détient l'autorité d'imposer des obligations sur ses créatures. Il exige que nous lui obéissions : « vous serez saints, car je suis saint » (Lé 11.44). Dieu ne règne pas par référendum ou plébiscite. Il ne donne pas dix suggestions ou recommandations à Israël, mais bien dix commandements, dix impératifs qui constituent ce que l'on appelle la loi « apodictique », c'est-à-dire qui découle d'une autorité et d'une souveraineté absolues.

Le péché en tant que dette

Si Dieu impose sur nous des obligations dont nous ne parvenons pas à nous acquitter, alors nous contractons une dette envers lui. Dieu devient notre créancier ; c'est à lui que nous devons rembourser notre dette. Jésus nous a décrits comme des débiteurs incapables de payer leur dette. C'est une chose d'être endetté et d'être en mesure de rembourser la somme petit à petit, comme lorsque l'on souscrit un crédit à la banque. Cependant, nous ne pourrons jamais repayer notre dette – une dette d'obéissance à Dieu – par des remboursements mensuels. Pourquoi donc ? Quelle est l'obligation morale que Dieu impose sur ses créatures ? Quel degré de justice devons-nous atteindre ? À quel standard de moralité le commandement divin nous appelle-t-il ? Dieu requiert que nous soyons sans péché ; il n'exige pas moins que la perfection morale. Nous ressemblons à Lady Macbeth, elle, qui après avoir commis un meurtre, tente par tous les moyens de laver le sang de ses mains – mais la tache est indélébile. Elle ne parvient pas à la faire disparaître. Le problème de notre obligation envers Dieu, c'est qu'il nous appelle à être parfaits. Notre responsabilité devant lui consiste à être parfaits. Mais si nous péchons, ne serait-ce qu'une seule fois, que pouvons-nous donc faire pour être parfaits ? Quels intérêts doivent s'ajouter au capital afin de compenser cette tache ? Que dois-je faire pour devenir parfait une fois que j'ai été imparfait ? La réponse : il n'y a strictement rien que je puisse faire. L'apparition du moindre défaut moral est impossible à effacer ; plus précisément, *nous* sommes incapables de la faire disparaître. La bonne nouvelle, c'est que Dieu (et Dieu seul) peut l'effacer.

Venez donc et plaidons
Dit l'Éternel.
Si vos péchés sont comme le cramoisi,
Ils deviendront blancs comme la neige ;
S'ils sont rouges comme l'écarlate,
Ils deviendront comme de la laine (És 1.18).

Dans notre culture, nous tentons d'échapper aux conséquences de notre péché en déclarant que « tout le monde a une seconde chance ». On va plus loin encore en affirmant que « tout le monde *mérite* une seconde chance ». D'où nous vient cette idée que qui que ce soit mérite une seconde chance ? La justice requiert-elle que tout le monde reçoive une seconde chance ? Non ; c'est la miséricorde qui donne une seconde chance. La miséricorde et la grâce ne se méritent jamais. Elles ne peuvent pas se mériter – sinon, on parlerait non plus de miséricorde, mais de justice. La grâce qui se mérite n'est pas la grâce. Dire que la créature mérite une seconde chance de la part de son Créateur est une pure folie. Et même si cette notion illogique était vraie, en quoi serait-ce une bonne nouvelle ? N'avons-nous pas tous joué notre joker, cette seconde chance, il y a bien longtemps ?

Notre problème n'est pas que nous sommes des créatures morales quasiment irréprochables dont la perfection n'est entachée que d'une minuscule impureté. Les Écritures disent plutôt de notre obéissance à Dieu qu'elle est terriblement inadéquate. Vous voyez, nous ne sommes pas simplement entachés par une peccadille de temps en temps ; nos péchés sont nombreux, et nos péchés sont graves. Tellement graves que tout remboursement est impossible.

Si l'on vous disait : « Vous nous devez 10 000 euros. Nous allons mettre en place un système de paiement par lequel vous pourrez nous rembourser la somme due petit à petit », voilà qui serait gérable. Mais que feriez-vous si l'on vous disait : « Vous nous devez 10 milliards, et vous avez trois jours pour les rembourser » ? Pourriez-vous les rembourser ? C'est possible. Il est possible que vous réussissiez à trouver 10 milliards en trois jours. La possibilité existe ; toutefois, la probabilité qu'elle se réalise est infinitésimale. Pourtant, même cette analogie n'est pas assez réaliste puisque même avec une probabilité quasi nulle, le paiement de cette dette reste dans le domaine du possible, alors que votre capacité à repayer votre dette à Dieu n'appartient pas au champ des possibles. Il est littéralement impossible de repayer la dette que nous devons à Dieu.

Comment Christ nous aide-t-il à rembourser notre dette ? Quel est le rôle qu'il accomplit au travers de son œuvre de Rédempteur ? Le Nouveau Testament emploie un mot bien précis : Christ est notre « garant » (voir Hé 7.22). « Garant » est un terme économique, tout comme « dette » ; la Bible emprunte ici le vocabulaire du monde des affaires. Si Christ est notre garant, il co-signe notre reconnaissance de dette. Il prend sur lui notre endettement en endossant l'obligation de payer la somme due.

Le péché en tant qu'acte d'hostilité

Si nous désobéissons à Dieu, ce n'est pas parce que nous l'aimons ; au contraire, nous lui désobéissons parce que nous ressentons une hostilité innée envers lui. La Bible déclare que nous sommes ennemis de Dieu par nature. En raison de notre nature déchue, nous avons une antipathie naturelle envers le règne de Dieu sur nous.

Dieu est la personne lésée ou offensée par notre hostilité. Dieu n'a manifesté aucune hostilité à notre égard, pourtant ; c'est nous qui lui avons porté atteinte. Dieu n'a jamais failli à ses promesses. Il n'a jamais enfreint une alliance. Il n'a jamais fait un vœu envers nous qu'il n'a pas accompli. Il n'a jamais traité un être humain injustement. Il n'a jamais porté atteinte à ses créatures : ni à moi, ni à vous. Dans sa relation à ses créatures, Dieu a respecté ses engagements parfaitement. Nous, non. La partie lésée, c'est lui, pas nous.

Ces réflexions peuvent vous sembler élémentaires. Ce sont des vérités simples que nous avons apprises à l'Église lorsque nous étions enfants. Nous ne nous attardons pas sur l'étendue de notre hostilité naturelle envers Dieu ; notre esprit passe rapidement à autre chose. Des multitudes de gens ressentent une colère intense envers Dieu. Au plus profond d'elles, elles ont l'impression que Dieu ne les a pas traitées de manière équitable. Elles se lamentent : « Comment as-tu pu permettre que cela m'arrive ? » Voici la conviction qui sous-tend leurs doléances : « Si Dieu était vraiment bon, si Dieu était vraiment juste, il reconnaîtrait mon mérite et me traiterait en conséquence. Il me donnerait plus que ce que j'ai aujourd'hui. Dieu ne me traite pas de manière équitable. » Telle est notre plainte.

D'un point de vue biblique, il nous faut comprendre que Dieu est la partie lésée, pas nous. Nous protestons : « Mais attendez une minute. Dieu ne souffre pas. C'est nous qui souffrons. Dieu n'a pas à marcher dans la vallée des peines qu'il nous faut traverser, dans ce monde. Il connaît la félicité absolue. Il est éternellement heureux. Nous sommes heureux de temps en temps, mais abattus la plupart du temps. » Comment pouvons-nous donc affirmer que Dieu est la partie lésée ? Dieu est la partie lésée parce que c'est lui

qui est bafoué alors qu'il est parfait. Il ne mérite pas ces violations que nous accumulons contre lui.

Puis-je jamais dire à Dieu qu'il me fait souffrir injustement ? Il se peut que je souffre injustement aux mains d'autres hommes et femmes. Ce monde déborde d'injustice : on se ment les uns aux autres, on vole les uns aux autres, on triche, on se fait du mal. Dans notre monde, sur le plan horizontal, les injustices en tout genre ne manquent pas.

Mais sur le plan vertical, quelle est la quantité d'injustice ayant Dieu pour point de départ et l'homme pour ligne d'arrivée ? Si quelqu'un fait de moi la victime de son activité injuste, je peux crier à Dieu : « Éternel, venge-moi, justifie-moi, restaure-moi, rachète-moi de l'activité injuste de cet homme envers moi. » Mais je ne peux pas dire : « Éternel, sur le plan de notre relation verticale, le fait que tu lui as permis de commettre une injustice envers moi est injuste de ta part. » Je peux le dire, mais cette affirmation ne serait pas juste. Rien de ce qui peut m'arriver dans ce monde ne me donne une raison d'attaquer l'intégrité de Dieu quant à sa relation avec moi.

Dieu est la partie lésée, pas nous. Christ joue le rôle du médiateur dans notre rédemption. Que fait un médiateur ? Où se tient-il ? Il se tient au milieu. Voilà une place qui n'est généralement pas très convoitée. Dans le cas d'une séparation, le médiateur reçoit généralement des critiques des deux côtés. Il s'apparente à un arbitre coincé entre deux combattants. Le médiateur ressemble à un paratonnerre : il s'attire souvent la foudre des deux parties.

Lorsqu'il s'agit de médiation, le sujet qui nous intéresse et qui est au cœur du christianisme biblique, c'est la *réconciliation*. Dans un différend contractuel opposant les employés à leur employeur,

l'objectif de la médiation est la réconciliation. Le médiateur a pour tâche de réunir les deux parties alors que les négociations, jusque-là, ont échoué. S'il n'y avait pas un besoin de réconciliation, il n'y aurait pas non plus le besoin d'un médiateur. La réconciliation est nécessaire uniquement lorsqu'il y a séparation, lorsqu'une relation a été brisée.

Les Écritures décrivent une telle relation personnelle brisée, une relation rompue entre deux parties : Dieu et l'homme. Il existe une séparation entre Dieu et l'homme, et une réconciliation est nécessaire. C'est dans cette séparation, dans ce brisement, que Christ intervient en tant que médiateur. Comme le déclare l'apôtre Paul, Christ est notre médiateur suprême :

> Car il y a un seul Dieu, et aussi un seul médiateur entre Dieu, et les hommes, le Christ-Jésus homme, qui s'est donné lui-même en rançon pour tous (1 Ti 2.5,6*a*).

Le fait que Christ ait dû servir de médiateur dans une relation brisée soulève une question brûlante : « Qui est en colère contre qui, dans cette situation ? » Qui s'est éloigné de qui ? Bien évidemment, c'est nous qui nous sommes éloignés de Dieu ; nous manifestons notre hostilité en continuant de lui désobéir. Qu'en est-il de l'autre partie ? Est-il approprié de dire que Dieu s'est éloigné de nous ? Est-il en colère contre nous ? Lorsque je pose cette question à une assemblée, j'ai l'impression d'avoir des pierres en face de moi. Aucune réponse. C'est le silence total. Cela signifie-t-il que toutes ces personnes sont d'accord ? Je ne le crois pas. Après quelques instants, j'obtiens généralement une réponse du type : « Dieu est déçu, mais pas en colère. » Les gens ont du mal à avaler

l'idée que Dieu se mette réellement en colère. La révélation biblique, néanmoins, indique que Dieu est profondément mécontent de nos offenses. Et Dieu le Père, en tant que partie offensée, est en colère contre notre péché.

Bien qu'un grand nombre nie la réalité de la colère de Dieu, les Écritures en parlent si clairement que d'autres, au contraire, se trouvent dans l'incapacité de la réfuter – mais, ce faisant, ils peuvent avoir tendance à tombent dans le piège opposé, à échanger une distorsion pour une autre. Dans cette perspective erronée, Dieu le Père est rongé par sa colère contre nous, à un point tel que le Fils, dans sa bienveillance et sa bonté, doit intervenir pour faire changer le Père d'avis. Autrement dit, Dieu le Père est fou furieux envers l'homme, mais Dieu le Fils comprend si intimement notre corruption et notre besoin que dans son amour, sa patience, et sa compassion, il prend notre défense et endosse le rôle d'un médiateur pour calmer le Père. Cette conception repose sur une tension, une division au sein de la trinité, comme si le Père avait l'intention d'agir de telle ou telle manière, mais que le Fils le persuadait de se raviser. Le Père en colère désire infliger la sanction et envoyer tous les hommes en enfer, mais heureusement, le Fils s'interpose et le convainc de changer d'avis. Dans cette perspective, Jésus implore le Père : « Punis-moi. Laisse-moi prendre leur place. Permets-moi non seulement d'arbitrer cette discussion, mais aussi d'absorber ta colère contre eux. Déverse ta fureur sur moi, pas sur eux. Que ta foudre s'abatte sur moi, que je sois l'objet de ta colère plutôt qu'eux. »

Ce scénario vous semble peut-être ridicule ; pourtant, il exprime l'objection sérieuse de certains théologiens sophistiqués dans un domaine très technique. C'est également l'opinion répandue chez

beaucoup de chrétiens « ordinaires ». Je me suis souvent demandé pourquoi les chrétiens évangéliques ont tendance à être « unitariens », à se focaliser presque exclusivement sur la deuxième personne de la trinité. Pourquoi ressentent-ils tant de passion, d'amour, et d'affection pour Jésus alors que le Père est quasiment absent de leurs études, leurs dévotions, et leurs liturgies ? Comment est-ce possible ? Peut-être pensent-ils : « Nous pouvons avoir une relation avec Jésus, mais le Père, c'est une autre paire de manches. Nous devons toujours être prudents ; après tout, il est en colère. » En adoptant un tel point de vue, nous oublions un détail crucial : c'est le Père qui a voulu envoyer un médiateur. Le médiateur n'est pas venu de son propre chef. Dieu a tant aimé le monde qu'il a « donné », qu'il a « envoyé » son Fils. Ces deux verbes sont répétés maintes et maintes fois dans la Bible. Le Père envoie le Fils. Le Père donne le Fils pour notre rédemption :

> Car il a plu (à Dieu) de faire habiter en lui toute plénitude et de tout réconcilier avec lui-même, aussi bien ce qui est sur la terre que ce qui est dans les cieux, en faisant la paix par lui, par le sang de sa croix. Et vous, qui étiez autrefois étrangers et ennemis par vos pensées et par vos œuvres mauvaises, il vous a maintenant réconciliés par la mort dans le corps de sa chair, pour vous faire paraître devant lui saints, sans défaut et sans reproche (Col 1.19-22).

Le péché en tant que crime

La troisième dimension du péché concerne ses caractéristiques criminelles. Ici, Dieu endosse le rôle de gouverneur et de juge.

Il est le Juge ultime pour toutes les questions de justice. Il est le standard ultime de la justice et la droiture ; son propre caractère est la norme ultime de la justice. Il est le Juge personnel de la terre et des cieux. Dans la grande histoire de la rédemption, Christ n'agit pas comme le Juge ; cependant, son ascension l'élève au rôle de Juge, et c'est une réalité d'une importance cruciale. En venant dans le monde, en revanche, il se place sous le jugement du Père et tient le rôle de prêtre-victime. Il vient pour être jugé à notre place.

Quelle est la différence entre une simple dette et un crime ? Ils ont un point commun en ce qu'un crime est un type de dette : c'est une dette morale. Dans la théologie historique, on distingue deux sortes de dettes ; la dette pécuniaire (monétaire) et la dette pénale (morale). La différence entre une dette pécuniaire et une dette morale est illustrée dans l'exemple qui suit.

Imaginez que j'entre dans une boutique de glaces où un jeune garçon commande un cornet avec deux boules. La vendeuse lui prépare sa glace et lui dit : « Ça fera 2 euros. »

L'enfant, chagriné, s'exclame : « Ma maman ne m'a donné qu'un euro. »

Que ferais-je dans cette situation ? Certainement ce que n'importe quel adulte compatissant ferait : je fouillerais dans ma poche, j'en ressortirais un euro, et je le tendrais à la vendeuse pour combler la différence pécuniaire. En donnant ma pièce, je donne à la vendeuse une monnaie légale, officielle ; elle est dans l'obligation d'accepter le paiement pour la glace du petit garçon. La dette monétaire est intégralement remboursée, et le garçon ne doit plus rien à la vendeuse.

Maintenant, changeons un peu le scénario. La vendeuse tend le cornet au garçon et lui dit : « Ça fera 2 euros. » Il tourne les

talons, se précipite vers la porte, et part en courant, la glace à la main, sans avoir payé. Malheureusement pour lui, il fonce en plein dans un policier qui l'attrape par le bras et le ramène *illico presto* dans le magasin.

À ce moment-là, imaginez que je dise : « Ne vous en faites pas, je vais payer ce qu'il doit. Vous pouvez le laisser partir. » Est-ce que le gérant ou le policier doivent le laisser partir ? Absolument pas. En se ruant vers la porte, le garçon a commis un vol. Il a commis un crime. Son problème n'est plus une dette monétaire, mais une dette morale. En plus de l'aspect financier, un crime a été perpétré, une violation de la justice a eu lieu, une personne a été lésée. Une seule personne a le droit de décider d'accepter ou non mon argent comme paiement de la dette du garçon : la personne contre qui l'infraction a été commise. Si le gérant décide de ne pas porter plainte, le garçon sera libre. Toutefois, aucune obligation légale ou morale ne pousse le gérant à abandonner une poursuite en justice. Une telle décision serait un acte de pure grâce.

Lorsque je pèche contre Dieu, Jésus paie ma dette. Pour que ce paiement soit accepté, le Juge, qui est aussi la partie lésée, doit décider et décréter qu'il accepte ce paiement en mon nom. Si mon péché contre Dieu exige la peine de mort, et que Jésus déclare : « Je paierai ce qu'il doit » et donne sa vie pour moi, Dieu est-il dans l'obligation d'accepter ce paiement ? Absolument pas. Le gouverneur de l'univers doit d'abord statuer qu'il acceptera un paiement de substitution pour régler la dette de mon crime. La décision de Dieu le Père d'agir de la sorte est un acte de pure grâce.

Dieu exige que justice soit rendue. Le prix doit être payé. La dette devra être entièrement remboursée, à la fois sur le plan pécuniaire et sur le plan pénal. Il juge notre crime. Notre crime

reçoit sa sanction. La dette est réglée. Dieu ne négocie pas sa justice. Dans le même temps, un substitut prend sur lui le paiement de notre dette ainsi que la sanction pour notre crime. Ainsi, la croix manifeste à la fois la justice parfaite et la miséricorde parfaite. Sans la substitution, pas de grâce divine. Sans la croix, pas de justice divine. Dans cet échange, nous saisissons la portée des paroles de Paul, lui qui confessait que Dieu est « juste, tout en justifiant celui qui a la foi en Jésus » (Ro 3.26).

5

CHRIST, NOTRE RANÇON

J'imagine qu'il y avait des moments, en particulier vers la fin de son ministère, où Jésus devait être frustré par ses disciples. Lorsqu'il s'est rendu pour la dernière fois de la Galilée à Jérusalem, il a intentionnellement dirigé l'attention de ses disciples sur son heure à venir et les a préparés à sa mort dans la cité sainte. Mais ils n'ont pas compris ; les paroles de Jésus n'étaient pas claires pour eux. Nous lisons dans l'Évangile de Marc :

> Ils étaient en chemin pour monter à Jérusalem, et Jésus allait devant eux. Les disciples étaient angoissés et ceux qui suivaient étaient dans la crainte. Jésus prit de nouveau les douze auprès de lui, et se mit à leur dire ce qui devait lui arriver : Voici : nous montons à Jérusalem, et le Fils de l'homme sera livré aux principaux sacrificateurs et aux scribes. Ils le condamneront à mort, le livreront aux païens,

> se moqueront de lui, cracheront sur lui, le flagelleront et le feront mourir ; et trois jours après, il ressuscitera (Mc 10.32-34).

Il n'a pas fallu longtemps pour que les disciples changent de sujet et qu'une querelle éclate à savoir lequel d'entre eux serait assis à la droite de Jésus dans son royaume. Christ se préparait à sa passion, et ses amis les plus proches se disputaient déjà leur héritage. C'est dans ce contexte que Jésus affirme un point crucial pour notre compréhension de la rédemption :

> Vous savez que ceux qu'on regarde comme les chefs des nations les tyrannisent, et que les grands abusent de leur pouvoir sur elles. Il n'en est pas de même parmi vous. Mais quiconque veut être grand parmi vous, sera votre serviteur ; et quiconque veut être le premier parmi vous, sera l'esclave de tous. Car le Fils de l'homme est venu, non pour être servi, mais pour servir et donner sa vie en rançon pour beaucoup (Mc 10.42-45).

Au moment où Jésus doit donner une explication brève, poignante, et graphique de son ministère afin que ses disciples puissent comprendre, voici de quelle manière il choisit de décrire sa mission : « donner sa vie en rançon pour beaucoup ».

Dans le Nouveau Testament, le concept de *rançon* est à la racine du mot *rédemption*. En termes de catégories bibliques, un rédempteur est celui qui pourvoit une rançon. Le mot grec qui donne « rançon » est *lutron*.

L'un des premiers mots que l'on apprend en grec est le verbe *luo*, qui signifie « desserrer des liens », « relâcher », « libérer ». La notion de *rançon* a pour fondement l'idée de desserrer quelque chose, de libérer quelque chose en captivité. Dans le monde antique, la *rançon* fonctionnait de la même manière que dans notre langage d'aujourd'hui : on pense à un enlèvement, lorsque quelqu'un kidnappe un individu et exige qu'une somme lui soit payée pour relâcher l'otage. Le kidnappeur s'attend à un paiement monétaire. Il en allait de même dans l'Antiquité : une rançon devait être payée pour libérer un esclave. Les otages d'un conflit militaire pouvaient également être rachetés et relâchés grâce à une rançon.

Qui fixait le prix à payer ? On n'appelait pas une chambre du commerce pour déterminer le taux actuel du marché. Le montant de la rançon était initialement établi par le propriétaire de l'esclave ou le kidnappeur. C'est lui qui fixait le montant de la rançon ; ensuite, la personne qui tentait de libérer l'otage, l'esclave, ou l'individu enlevé décidait si le prix était trop élevé.

Si de nombreuses théories au sujet de la rédemption ont été avancées, c'est en partie parce que la Bible elle-même présente la croix comme un événement aux nombreuses facettes. Elle emploie diverses images pour la décrire. Différents aspects du salut sont présents et convergent en ce moment unique de l'histoire de la rédemption. L'une des images que le Nouveau Testament utilise pour décrire cet événement multidimensionnel est celle de la rançon – une rançon payée pour libérer un captif. En effet, c'est le cœur même de la rédemption : nous sommes libérés. Dans l'Ancien Testament, le peuple d'Israël a lui aussi été racheté. Dieu a agi comme son Rédempteur en le délivrant de l'esclavage en Égypte. L'Exode est un récit de rédemption.

L'une des théories de la rédemption qui tente depuis toujours de se faire une place dans l'histoire de l'Église est la soi-disant théorie de la rançon. Cette doctrine soutient que dans la transaction de la croix, Jésus paie une rançon à Satan, parce que Satan a enchaîné l'homme et le retient prisonnier. Satan maintient l'humanité dans les chaînes, tel un kidnappeur venu nous enlever de la maison de notre Père. Christ vient payer la rançon pour notre libération.

Je mentionne rapidement un autre élément clairement présent dans la vision biblique de la rédemption, à savoir le *Christus Victor*. Il porte sur l'aspect de l'œuvre de Christ par lequel il a vaincu les principautés et les puissances démoniaques. Christ est venu détruire l'œuvre du diable, conquérir Satan, et anéantir son pouvoir sur nous.

Je ne cherche aucunement à minimiser le traitement néotestamentaire du Christ vainqueur, car le thème y est fortement présent. Christ conquiert les forces démoniaques, les forces de Satan qui veulent nous faire du mal. Cette antithèse ainsi que la lutte titanesque qui en résulte sont visibles dès le commencement du ministère de Jésus, lorsque l'Esprit le conduit dans le désert pour y être tenté par Satan. Après que Jésus a supporté cette tentation, la Bible précise, presque comme dans une note de bas de page, que le diable s'éloigne de lui « jusqu'à une autre occasion » (Lu 4.13). Satan ne se retirait pas pour toujours. C'était plutôt un repli tactique, un moyen de réfléchir à une stratégie différente pour lancer une autre offensive contre Christ. Le conflit imprégnait le ministère de Jésus. Et les Écritures déclarent qu'à sa mort, Christ a vaincu Satan.

Cet élément de lutte entre Christ d'une part, et les principautés et puissances de Satan d'autre part, est donc bien présent.

Pour autant, cela ne signifie pas que la rançon dont parle Christ est payée à Satan. Réfléchissez-y un instant : si Christ payait une rançon à Satan pour vous délivrer des griffes de Satan, qui serait victorieux ? Le kidnappeur ne cherche pas à garder éternellement l'enfant en sa possession ; il désire ce que l'enfant peut lui apporter par l'extorsion et une rançon conséquente. S'il réussit à faire payer les parents angoissés, il aura gagné.

Si Satan reçoit le montant de la rançon, il s'en frotte les mains et sort gagnant. La doctrine ne serait plus *Christus Victor*, mais *Satanus Victor*. Lorsqu'elle évoque le sujet de la rançon, la Bible indique que celle-ci est payée non pas à un criminel, mais à celui à qui le montant de la rédemption est dû – la partie offensée, la partie lésée dans le processus du péché. De qui parle-t-on ? Encore de Dieu, le Père. Jésus, en tant que serviteur, s'offre lui-même en paiement au Père, à notre place.

La substitution et la satisfaction

Même les spécialistes qui rejettent la perspective biblique de la rédemption admettent le plus souvent que les Écritures présentent la rédemption comme contenant deux éléments indiscutables : la *substitution* et la *satisfaction*. Puisque les auteurs du Nouveau Testament considéraient le ministère de Jésus sur la croix en termes de rançon, nous devons comprendre les notions de substitution et de satisfaction. La rançon doit être payée par quelqu'un d'autre que l'individu *pour* qui elle est exigée. L'exigence du paiement d'une rançon est *satisfaite* par un *substitut*. Karl Barth a éloquemment déclaré que le mot grec le plus important de tout le Nouveau Testament est *hyper*, qui signifie « en faveur de ». « Je donne ma vie pour mes brebis » (Jn 10.15), c'est-à-dire *en faveur*

de mes brebis. « Je donne ma vie en faveur de beaucoup. » En faveur de, en faveur de, en faveur de : voilà le refrain récurrent et retentissant de la compréhension que Jésus a de lui-même.

Lorsqu'on examine un tableau dans un musée et que sa signification nous échappe, on se demande parfois où l'artiste voulait en venir. L'on peut spéculer sans fin sur les idées qui traversaient son esprit quand il peignait, sur le sens qu'il voulait donner à son tableau. Mais si l'on pose la question à l'artiste en personne, notre question reçoit une réponse immédiate. Il arrive que les artistes restent évasifs et répliquent : « Je l'ai peint, mais c'est à vous de l'interpréter. Vous décidez du sens de mon œuvre. » C'est la réponse d'un artiste existentialiste : il s'abandonne entièrement au subjectivisme absolu.

Fort heureusement, Jésus n'était pas un existentialiste. Lorsqu'il communiquait son plan, il parlait à la première personne du singulier et expliquait quelle était sa mission. Et au cœur de son enseignement, il exprimait que son but n'était pas de se sauver lui-même, mais de s'offrir lui-même comme un substitut en notre faveur.

L'expiation et la propitiation

Lorsqu'il s'agit d'aborder le sujet de la rédemption de manière technique, deux termes s'imposent à nous – deux termes qui suscitent bien souvent la consternation et la controverse : « expiation » et « propitiation ».

Le préfixe *ex* (signifiant « hors de » ou « qui vient de ») indique que le mot *expiation* veut dire ôter ou enlever quelque chose. Sur le plan biblique, il s'agit d'enlever la culpabilité, de l'ôter en payant une rançon ou en offrant une réparation – de payer la sanction

d'une faute. Par conséquent, l'expiation élimine le problème par le paiement : soit par le paiement d'une pénalité, par le paiement d'une rançon, ou par un sacrifice qui satisfait à une exigence. La propitiation, en revanche, touche à l'objet de l'expiation. Voici une astuce pour s'en souvenir : penser aux préfixes. *Ex* signifie « hors de » ou « qui vient de », alors que *pro* signifie généralement « pour » ou « devant ».

La propitiation est liée à ce qui conduit un changement dans l'attitude de Dieu, lorsque nous sommes restaurés dans la communion avec lui, et dans sa faveur. Nous pouvons parler ici, dans un sens, d'apaiser Dieu. Nous comprenons le sens du mot *apaisement* dans les conflits militaires ou politiques. Nous connaissons la fameuse politique d'apaisement : face à un dictateur agité et assoiffé de conquête qui menace le monde par son arsenal militaire, et que rien ni personne ne peut arrêter, mieux vaut céder la Tchécoslovaquie ou la Pologne en cadeau que de risquer l'ire du dirigeant et les dégâts d'une guerre éclair. Dans ce cas-là, on tente d'atténuer sa colère, de l'apaiser en lui donnant une chose qui pourra le satisfaire ; ainsi, il sera moins tenté d'envahir et de conquérir notre propre pays. C'est une manifestation impie de l'apaisement.

Un même mot grec (*hilasmos*) peut se traduire par « expiation » ou « propitiation ». Cependant, il existe une différence notable entre les deux termes. L'expiation est l'acte qui a pour résultat un changement de la disposition de Dieu à notre égard. L'expiation, c'est ce que Christ accomplit à la croix. Le résultat de l'œuvre d'expiation de Christ, c'est que Dieu est rendu propice. Alors, nous pouvons être réconciliés avec Dieu. Si l'expiation est la rançon payée, la propitiation est l'attitude de la personne qui reçoit la rançon.

L'expiation et la propitiation ont en commun l'acte d'apaisement. L'œuvre de Christ a pour but d'apaiser la colère de Dieu. Cette interprétation n'a pourtant rien fait pour apaiser la colère des théologiens modernes ; ces derniers ressentent souvent de la colère à l'idée d'apaiser la colère de Dieu ! Selon eux, affirmer que la colère de Dieu doit être apaisée – que nous devons le calmer – représente un affront à sa dignité. Je reconnais qu'il nous faut faire très attention à notre compréhension de la colère de Dieu et de l'apaisement de celle-ci. Néanmoins, la doctrine d'apaisement de la colère de Dieu n'est pas liée à un détail théologique secondaire ou tangentiel, mais bien à l'essence même du salut.

Lorsqu'il s'agit de parler bibliquement du salut, nous devons nous rappeler de quoi nous sommes sauvés. Nous sommes sauvés de la colère à venir, la colère de Dieu. Nous ne pouvons pas comprendre la mission de Christ ou sa croix en dehors de ce que Jésus lui-même enseigne sur le jugement. Il avertissait constamment ses auditeurs qu'un jour, Dieu jugerait le monde entier. Tout ce qui est caché et secret sera découvert. Jésus a déclaré que les hommes rendront compte de toute parole vaine qu'ils auront proférée. La théologie de Jésus est une théologie de « crise », le terme grec *krisis* signifiant « jugement ». La crise dont Jésus parlait était celle d'un jugement imminent sur le monde entier, lors duquel Dieu déversera sa colère sur les impies, les impénitents, ceux qui ne sont pas ses rachetés. Le seul espoir d'échapper à la colère de Dieu consiste à être revêtu de la rédemption de Christ. L'accomplissement suprême de la croix, c'est que Christ a apaisé la colère de Dieu. Si je n'étais pas revêtu de son sacrifice, la colère de Dieu continuerait de s'enflammer contre moi.

6

BÉNÉDICTION OU MALÉDICTION ?

La croix de Christ est un événement historique d'une telle importance, d'une telle portée, que l'on peut facilement oublier qu'il ne s'agit pas d'un événement isolé qui serait apparu sans crier gare. La rédemption de Christ est plutôt le point culminant, l'apothéose de plusieurs siècles d'histoire rédemptrice. Depuis bien longtemps en effet, Dieu disposait certaines circonstances de sorte qu'elles atteignent leur apogée lors de la mort de Jésus.

La rédemption et l'alliance

Comme le veut la tradition réformée, je suis convaincu que nous devons concevoir l'œuvre rédemptrice de Christ dans le cadre plus large de ce que l'on appelle l'« alliance ». Nous ne comprendrons pas pleinement la mort de Christ à moins de comprendre aussi le processus de l'alliance tel qu'il nous est présenté dans l'Ancien Testament et le Nouveau Testament.

Par exemple, lorsqu'il s'est rendu à la chambre haute la veille de sa crucifixion, Jésus était parfaitement conscient de participer à un rite d'alliance. Il a déclaré à ses disciples qu'il désirait vivement célébrer la Pâque avec eux. Il a minutieusement préparé ce temps où, avec ses disciples, il célébrerait la cérémonie centrale et « sacramentelle » de l'ancienne alliance. En participant à ce processus, Jésus a conféré une nouvelle signification à des signes anciens. En rompant le pain et en partageant la coupe, il a institué une nouvelle alliance. Avec le pain, il a déclaré : « Ceci est mon corps, qui est pour vous » (1 Co 11.24) ; et avec la coupe : « … ceci est mon sang, le sang de l'alliance, qui est répandu pour beaucoup, pour le pardon des péchés » (Mt 26.28). Soudainement, le symbole du vin ne se référait plus simplement à la Pâque, lorsque le peuple a recouvert les poteaux et linteaux des portes du sang de l'agneau afin que l'ange de la mort passe au-dessus des enfants d'Israël. Le vin revêtait désormais une nouvelle signification sacramentelle : il se référait au sang que Christ verserait lors de sa mort rédemptrice. Dans sa conversation avec ses disciples dans la chambre haute, les paroles de Jésus étaient empreintes du vocabulaire de l'alliance.

Un élément vital de la rédemption nous est donné en aperçu à la lecture d'un livre vétérotestamentaire, Deutéronome, où sont décrits certains termes de l'alliance que Dieu a conclue avec le peuple d'Israël. En examinant les éléments d'alliances du monde antique, nous voyons que si le contenu des alliances diffère selon la culture, certains éléments et aspects de celles-ci sont en revanche quasiment universels. Dans un tel accord légal, la partie souveraine dans l'alliance s'identifiait et rappelait l'historique de sa relation avec

les parties subordonnées de l'alliance. Cela était vrai des Sumériens, des Hittites, et d'autres peuples de l'Antiquité, dont les Juifs.

Lorsque Dieu concluait une alliance, il s'identifiait lui aussi : « Moi, je suis l'Éternel, ton Dieu, qui t'ai fait sortir du pays d'Égypte » (voir De 5.6). Il incluait un prologue historique avant d'énoncer les termes de l'alliance.

Les conditions de l'alliance s'appellent les « stipulations ». Toute alliance contient des stipulations. Dans le mariage, nous concluons une alliance avec notre conjoint ; nous promettons de l'aimer, de l'honorer, de lui obéir, etc. Lorsque nous signons un contrat avec un employeur, nous nous engageons à travailler un certain nombre d'heures par jour. L'employeur, pour sa part, s'engage à nous rémunérer et à nous procurer certains avantages. Ces avantages sont liés à la satisfaction d'exigences spécifiques. Autrement dit, les avantages s'accroissent quand le travail est accompli selon les termes de l'accord.

L'alliance : bénédictions et malédictions

Dans l'Antiquité, toute alliance incluait des conséquences qui se déclinaient généralement en deux volets : des récompenses et des sanctions. Si les parties respectaient les termes et les stipulations de l'accord, elles obtenaient des récompenses ; si elles enfreignaient ces termes, elles écopaient de sanctions. Dans l'Ancien Testament, la récompense associée au respect de l'alliance s'appelait une « bénédiction », et la sanction infligée pour la transgression du contrat s'appelait une « malédiction ».

Deutéronome 28 détaille les termes de l'alliance que Dieu établit avec le peuple d'Israël :

> Si tu obéis bien à la voix de l'Éternel, ton Dieu, en observant et en mettant en pratique tous ses commandements que je te prescris aujourd'hui, l'Éternel, ton Dieu, te donnera la supériorité sur toutes les nations de la terre. Voici toutes les bénédictions qui viendront sur toi et qui t'atteindront, lorsque tu obéiras à la voix de l'Éternel, ton Dieu (De 28.1,2).

Les promesses se succèdent presque comme une litanie : « Tu seras béni dans la ville, et tu seras béni dans la campagne. Le fruit de tes entrailles, le fruit de ton sol, le fruit de tes troupeaux, la reproduction de tes bovins et les portées de tes brebis seront bénis. Ta corbeille et ta huche seront bénies. Tu seras béni à ton arrivée, et tu seras béni à ton départ » (v. 3-6).

Si les termes sont honorés, si les commandements sont respectés, Dieu promet de nous bénir quand nous sommes debout, assis, couchés ; quand nous parlons et quand nous nous taisons ; quand nous sommes dans la ville, dans la campagne, sur l'autoroute, ou bien sur les mers. Peu importe où nous allons, peu importe ce que nous faisons : Dieu nous bénira.

Et puis on passe à la page suivante. Après les merveilleuses promesses de bénédictions, nous tombons sur un « Mais » menaçant : « Mais si tu n'obéis pas à la voix de l'Éternel, ton Dieu, si tu n'observes pas et ne mets pas en pratique tous ses commandements et toutes ses prescriptions que je te donne aujourd'hui, voici toutes les malédictions qui viendront sur toi et qui t'atteindront : Tu seras

maudit dans la ville, et tu seras maudit dans la campagne. Ta corbeille et ta huche seront maudites. Le fruit de tes entrailles, le fruit de ton sol, la reproduction de tes bovins et les portées de ton petit bétail seront maudits. Tu seras maudit à ton arrivée, et tu seras maudit à ton départ » (v. 15-19).

Les mots sont les mêmes, mais le cadre, à présent, est celui de l'antithèse : la malédiction s'oppose directement à la bénédiction. Si nous désobéissons, alors nous serons maudits quand nous nous lèverons, quand nous nous assiérons, quand nous irons en ville, dans la campagne, ou sur les mers. Nos enfants seront maudits, nos moutons seront maudits, nos chiens seront maudits, nos chats seront maudits, notre boulanger sera maudit. La malédiction de Dieu est d'une portée sidérante ; elle s'étend à tous les aspects de l'existence.

Béni : dans la présence de Dieu

Pourquoi ces sanctions ? Pour le comprendre, il nous faut commencer par ce que les Juifs entendaient par le mot *bénédiction*. Les traducteurs de la Bible sont confrontés à cette question dans les béatitudes de Jésus. La plupart traduisent le grec par le mot *heureux* (« Heureux les pauvres en esprit »). Je crains que dans leur zèle à moderniser le texte en employant un langage plus familier des lecteurs, en « corrigeant » des expressions archaïques, le concept de bénédiction, pourtant si riche de sens, ne soit supplanté par un substitut qui, lui, est bien creux. Le terme *béni* revêt une signification théologique spéciale qui n'est pas communiquée par le mot *heureux*. En le traduisant par *heureux*, nous appauvrissons le contenu du message.

Pour les Juifs, être béni voulait dire recevoir la faveur suprême que l'on pouvait espérer de la main de Dieu. Pour expliquer cette réalité, j'aime particulièrement recourir à la bénédiction hébraïque par excellence :

> Que l'Éternel te bénisse et te garde ! Que l'Éternel fasse briller sa face sur toi et t'accorde sa grâce ! Que l'Éternel lève sa face vers toi et te donne la paix ! (No 6.24-26.)

Remarquez la structure poétique et le rythme de cette bénédiction. Ce texte repose sur un procédé littéraire hébreu, le parallélisme. Il existe différents types de parallélisme. Cette bénédiction en contient deux sortes. Tout d'abord, elle se présente sous la forme de trois phrases chacune composée de deux parties. La première phrase est : « Que l'Éternel te bénisse et te garde ! ». Elle comprend donc deux prières : que Dieu nous bénisse, et que Dieu nous garde. Être gardé par Dieu signifie qu'il nous préserve par sa providence bienveillante. L'histoire du peuple juif a depuis toujours été marquée par la volatilité, et les Juifs, en tant que nation, ont rarement goûté à une paix durable. Dans l'Antiquité, ce pays minuscule formait un pont entre l'Afrique, l'Asie, et l'Europe, en faisant ainsi un sujet politique que les principales puissances mondiales se disputaient. Le cœur du peuple juif soupirait après la stabilité, la permanence. Le désir au cœur de la prière de bénédiction, c'est d'être préservé, conservé, soutenu pendant une longue période de continuité.

Deuxièmement, la bénédiction dans ces trois versets est un exemple de parallélisme synonyme. Autrement dit, les trois versets

disent essentiellement la même chose ; le même message est communiqué de trois manières différentes par souci de richesse et de diversité poétiques. Pourquoi est-ce important de le noter ? Parce que le premier verset s'ouvre sur « Que l'Éternel te bénisse », puis que les deux versets suivants expliquent comment le peuple juif saurait qu'il était béni : l'Éternel ferait briller sa face sur lui, et l'Éternel lèverait sa face vers lui. Le plus haut degré de bénédiction consiste à pouvoir regarder Dieu face à face. D'autres passages vétérotestamentaires indiquent que dans l'esprit du peuple juif, la bénédiction était liée au fait d'être proche de la présence de Dieu. Plus l'on pouvait s'approcher de la présence immédiate de Dieu, plus l'on était béni. Plus l'on était éloigné de la face de Dieu, moins on était béni.

La malédiction de Dieu est tout le contraire de la bénédiction. Si nous transformions la bénédiction classique en malédiction, voici ce que nous obtiendrions : « Que l'Éternel te maudisse et te détruise ! Que l'Éternel te tourne le dos et te juge. Que l'Éternel ne fasse pas briller sa face sur toi, qu'il te laisse dans l'obscurité et te donne l'angoisse ! » Voilà ce qu'est la malédiction de l'alliance plutôt que la bénédiction de l'alliance.

Pour résumer, les Juifs se considéraient comme bénis lorsque Dieu s'approchait d'eux. Cette idée se retrouve aussi dans la culture américaine, comme on a pu le constater lors du mouvement pour les droits civiques. L'une des chansons populaires de ce mouvement s'inspirait du Psaume 46 :

Dieu est pour nous un refuge et un appui,
Un secours qui se trouve toujours dans la détresse.

C'est pourquoi nous sommes sans crainte quand la terre
est bouleversée,
Et que les montagnes chancellent au cœur des mers,
Quand leurs eaux grondent, écument,
Ébranlent les montagnes en se soulevant.
Pause.
Il est un fleuve dont les courants réjouissent la cité de Dieu,
Le sanctuaire des demeures du Très-Haut.
Dieu est au milieu d'elle : elle ne chancelle pas ;
Dieu la secourt dès l'aube du matin.
Des nations grondent, des royaumes chancellent ;
Il fait entendre sa voix : la terre se dissout.
L'Éternel des armées est avec nous,
Le Dieu de Jacob est pour nous une haute retraite (v. 2-8).

Le psaume décrit un temps de crise, une période tumultueuse et tourmentée. C'est une époque effrayante. Pourtant, au milieu des calamités, les croyants sont sans crainte : leur assurance se trouve dans la présence de Dieu. C'est précisément parce que Dieu est au milieu de son peuple que son peuple ne chancellera pas. La présence de Dieu au milieu de son peuple était représentée par la disposition des tentes des tribus, lorsque ces dernières erraient dans le désert. En effet, les Israélites plantaient leurs tentes selon le modèle que Dieu leur avait donné – en cercle. Et au centre du campement se trouvait le tabernacle, c'est-à-dire « la tente de la Rencontre », où Dieu était présent. La tente de Dieu était au milieu des Israélites, comme un signe par lequel Dieu déclarait à son peuple : « Me voici. »

Maudit : séparé de la présence de Dieu

Le peuple de Dieu célèbre la présence de Dieu et la bénédiction de cette présence. En revanche, vous ne trouverez pas dans la Bible d'hymne célébrant sa divine malédiction. La malédiction implique d'être séparé de la présence de Dieu, d'être amené dans l'obscurité absolue, très loin de sa face. Les ténèbres du dehors étaient la demeure des païens. Ce territoire « en dehors du camp » était occupé par ceux qui étaient étrangers à l'alliance, les « impurs ». Ils étaient étrangers à la maison d'Israël.

Les rituels de la cérémonie vétérotestamentaire du jour des expiations représentaient ces réalités de manière visuelle. Ce jour-là, des animaux étaient sacrifiés sur l'autel comme autant d'offrandes. Mais dans la grande histoire du salut, savez-vous quel animal n'était pas égorgé ? Le bouc.

> Il achèvera de faire l'expiation pour le sanctuaire, pour la tente de la Rencontre et pour l'autel ; puis il fera approcher le bouc vivant. Aaron posera ses deux mains sur la tête du bouc vivant et confessera sur lui toutes les fautes des Israélites et tous leurs crimes avec tous leurs péchés ; il les mettra sur la tête du bouc, puis il le chassera dans le désert, par l'intermédiaire d'un homme disponible. Le bouc emportera sur lui toutes leurs fautes dans une terre désolée ; on chassera le bouc dans le désert (Lé 16.20-22).

Lors de cette cérémonie, les péchés du peuple étaient symboliquement transférés sur le bouc. Mais le bouc, au lieu d'être tué, était chassé à l'extérieur du camp, chassé dans le désert, dans le lieu

des ténèbres, loin de la lumière de la face de Dieu. En fait, le bouc, portant les péchés du peuple qui lui avaient été imputés, était envoyé vers le lieu de la malédiction, c'est-à-dire à l'extérieur du lieu de la bénédiction divine.

Jésus, notre malédiction

Dans le Nouveau Testament, l'apôtre Paul fait une déclaration extraordinaire au sujet de la croix de Christ :

> Celui qui vous accorde l'Esprit, et qui opère des miracles parmi vous, le fait-il donc parce que vous pratiquez la loi, ou parce que vous écoutez avec foi ? Ainsi, Abraham crut Dieu, et cela lui fut compté comme justice. Reconnaissez-le donc ; ceux qui ont la foi sont fils d'Abraham. Aussi l'Écriture, prévoyant que Dieu justifierait les païens par la foi, a d'avance annoncé cette bonne nouvelle à Abraham : Toutes les nations seront bénies en toi ; de sorte que ceux qui ont la foi sont bénis avec Abraham le croyant. Tous ceux en effet qui dépendent des œuvres de la loi sont sous la malédiction, car il est écrit : Maudit soit quiconque n'observe pas tout ce qui est écrit dans le livre de la loi, pour le mettre en pratique. Et que nul ne soit justifié devant Dieu par la loi, cela est évident puisque : Le juste vivra par la foi. Or, la loi ne provient pas de la foi ; mais (elle dit) : Celui qui mettra ces choses en pratique vivra par elles. Christ nous a rachetés de la malédiction de la loi, étant devenu malédiction pour nous – car il est

> écrit : Maudit soit quiconque est pendu au bois – afin que, pour les païens, la bénédiction d'Abraham se trouve en Jésus-Christ et que, par la foi, nous recevions la promesse de l'Esprit (Ga 3.4*b*-14).

Paul rappelle aux Galates l'alliance que Dieu avait conclue avec Abraham : il avait appelé Abraham à être une bénédiction pour le monde entier. Dieu disait, en substance : « Je vais répandre cette bénédiction à partir du centre, et elle se déversera sur toutes les nations de la terre. Toutes les nations seront bénies à travers toi, afin que tous ceux qui ont la foi soient bénis avec toi. »

Cette bénédiction découle de la foi. En revanche, Paul déclare que ceux qui dépendent de leur obéissance à la loi pour être sauvés, ceux qui comptent sur leurs propres bonnes œuvres et leurs propres accomplissements, sont sous la malédiction. Car il est écrit : « Maudit soit quiconque n'observe pas tout ce qui est écrit dans le livre de la loi, pour le mettre en pratique. » Paul avait Deutéronome en tête. Il se souvenait des termes de l'alliance. Quiconque ne respectait pas toutes ces lois dans leur entièreté était maudit. Puis, Paul explique clairement que devant Dieu, personne n'est justifié par la loi, puisque « *[le]* juste vivra par la foi ». La loi ne se base pas sur la foi. La foi salvatrice a Christ comme objet, puisque c'est lui et lui seul qui est capable d'ôter la malédiction qui pèse sur nous :

> Christ nous a rachetés de la malédiction de la loi, étant devenu malédiction pour nous – car il est écrit : Maudit soit quiconque est pendu au bois (Ga 3.13).

Paul affirme qu'à la croix, Christ est devenu malédiction pour nous. Il a pris sur lui toutes les sanctions négatives des conséquences de la loi. En devenant malédiction, il a également fait se réaliser cette sombre affirmation : « Maudit soit quiconque est pendu au bois. »

La complexité des événements de la crucifixion de Jésus révèle des réalités étonnantes ; les paroles prophétiques de l'Ancien Testament, en effet, sont accomplies jusque dans les moindres détails. La Bible affirme que le Messie sera livré aux païens afin d'être jugé par eux. D'un point de vue historique, Jésus a été jugé à l'époque de l'occupation romaine. Si les Romains permettaient aux vassaux qu'ils avaient conquis de continuer à suivre leurs propres lois (du moins dans une certaine mesure), ils ne les autorisaient pas à imposer la peine de mort. Les Juifs ne détenaient donc pas l'autorité de mettre Jésus à mort ; ils pouvaient seulement rassembler leur conseil et livrer Jésus à Ponce Pilate, qui agissait au nom de l'autorité romaine. Jésus a donc été livré aux païens par son peuple. Il a été livré « à l'extérieur du camp », remis entre les mains des païens en dehors du camp, loin de la lumière de la face de Dieu, et jugé par eux. La crucifixion n'était pas le moyen que les Juifs employaient pour tuer ou exécuter un criminel ; ils lui préféraient la lapidation. Les Romains, eux, crucifiaient. Ainsi, Jésus meurt en étant « pendu au bois ». Et sur qui la malédiction de l'Ancien Testament reposait-elle ? Non pas sur quiconque était lapidé, mais sur « quiconque est pendu au bois ».

Notez également le lieu de l'exécution à proprement parler : en dehors de Jérusalem. Jésus avait été livré aux païens pour y être jugé ; une fois qu'il avait été jugé puis condamné à être exécuté, il a été conduit de force à l'extérieur des murs de la ville, par la

Via Dolorosa, jusqu'à Golgotha. Tout comme le bouc était emmené à l'extérieur du camp, en dehors de la ville sainte où demeurait la présence de Dieu, Jésus a été emmené dans les ténèbres du dehors.

Jésus : séparé de Dieu pour nous

Un phénomène astronomique a eu lieu durant les heures où Jésus était pendu à la croix. En plein milieu de l'après-midi, le ciel s'est assombri. Le pays s'est retrouvé plongé dans les ténèbres. Et c'est dans l'intensité de cette obscurité, lorsque le soleil a été caché (peut-être s'agissait-il d'une éclipse totale), que Jésus a crié au Père. Dans son agonie, il a hurlé : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » (Mt 27.46.) Diverses interprétations ont été données à ces paroles du Christ. Albert Schweitzer, sur la base de ce passage, a conclu que Jésus est mort dans la désillusion. Il s'attendait à ce que Dieu le délivre, mais dans ses derniers moments, Jésus a réalisé que le Père ne viendrait pas à son secours. Il est donc mort tel un héros shakespearien tragique et désenchanté. D'autres remarquent que ces mots sont ceux du Psaume 22, et affirment que Jésus s'identifiait simplement au Serviteur souffrant – qu'il récitait un poème. Je ne doute pas qu'il ait consciemment emprunté ses paroles au psaume 22 ; il l'avait certainement lu de nombreuses fois. Toutefois, je crois que Jésus ne se contente pas de s'identifier avec ce psaume.

Le cantique chanté lors de mon ordination était *Tis midnight, and on Olive's Brow* (Il est minuit sur la crête du mont des Oliviers). J'aime beaucoup ce cantique, malgré la présence d'une phrase qui me dérange, car elle affirme que Jésus n'a pas été abandonné par son Dieu. Certains théologiens soutiennent que Jésus, dans son humanité, s'est senti abandonné sur la croix, mais qu'il ne l'était

pas réellement. Mais si Jésus n'a pas été réellement abandonné sur la croix, alors nous sommes toujours dans nos péchés. Nous n'avons pas été rachetés. Nous n'avons pas été sauvés. Pour que la croix prenne tout son sens, que Jésus porte nos péchés et supporte les sanctions de l'alliance, la malédiction dans son entièreté devait s'abattre sur lui. Il devait faire l'expérience de l'abandon total et absolu du Père.

Le signe de l'ancienne alliance était la circoncision. Dans un sens, c'était un signe primitif, obscène. Pourquoi les Juifs coupaient-ils leur prépuce ? Ce rite avait deux significations, l'une positive et l'autre négative, qui symbolisaient les deux conséquences de l'alliance. Dans son sens positif, la circoncision représentait le fait que Dieu coupait son peuple des autres nations, qu'il l'en séparait, qu'il le mettait à part afin qu'il soit une nation sainte, une bénédiction. Dans son sens négatif, la circoncision était un rappel solennel pour les Juifs : « Éternel, si je ne garde pas tous les termes de cette alliance, que je sois séparé de toi, retiré de ta présence, éloigné de ta face, retranché de ta bénédiction, à l'image du prépuce que j'ai rituellement coupé. »

La croix est le reflet de ce signe. Elle symbolise l'acte suprême de circoncision. Lorsque Jésus a pris sur lui la malédiction, il s'est identifié à notre péché au point de devenir lui-même malédiction. Dieu, dans sa parfaite justice, l'a séparé de sa présence. Au moment où il a pris sur lui le péché du monde, Christ est devenu l'amas de péchés le plus grotesque, le plus obscène de toute l'histoire. Dieu est trop saint pour ne serait-ce que regarder l'iniquité ; lorsque Christ était pendu à la croix, le Père lui a tourné le dos, pour ainsi dire. Au lieu de faire briller sa face sur son Fils, il lui a détourné sa face. Il a chassé Jésus loin de sa présence – Jésus, lui qui dans sa

nature humaine avait été dans une relation parfaite et bénie avec Dieu tout au long de son existence. Jésus, le Fils bien-aimé en qui le Père avait mis toute son affection. Jésus, qui maintenant agonisait sur une croix, dans les ténèbres, séparé du Père, séparé de la communion. Jésus, recevant pleinement en lui-même la malédiction divine – non pour son propre péché, mais pour le péché qu'il a volontairement porté, par imputation, pour nous.

J'ai entendu de nombreuses prédictions sur la souffrance physique d'une mort par crucifixion. J'ai entendu des descriptions graphiques des clous et des épines. L'agonie physique de la crucifixion est si effroyable qu'elle en devient indicible. Pour autant, des milliers d'individus sont morts sur une croix, et leur agonie physique a peut-être été plus douloureuse encore que celle de Christ. Néanmoins, il n'y a qu'une seule personne qui a jamais reçu la pleine mesure de la malédiction de Dieu sur une croix. Jésus n'a sans doute même pas ressenti les clous et la lance qui le transperçaient, tant il était écrasé par les ténèbres du dehors. Sur la croix, il s'est trouvé dans la réalité de l'enfer. Il a été totalement privé de la grâce et de la présence de Dieu, complètement séparé de toute bénédiction du Père. Christ est devenu malédiction pour nous afin qu'un jour, nous puissions voir la face de Dieu. Afin que sa face brille sur nous, Dieu a tourné le dos à son Fils. Pas étonnant que Christ ait crié. Il a hurlé des profondeurs de son âme. Pendant combien de temps a-t-il dû souffrir ce supplice ? Nous ne le savons pas ; toutefois, une seule seconde de ce supplice aurait été d'une valeur infinie.

Enfin, Jésus s'est écrié : « Tout est accompli » ! (Jn 19.30.) C'était terminé. Mais qu'est-ce qui était terminé, au juste ? Sa vie ? La douleur infligée par les clous ? Non. C'était l'abandon du Père

qui avait pris fin. La malédiction était arrivée à son terme. La face de Dieu brillait à nouveau sur Jésus, et il a prié : « Père, je remets mon esprit entre tes mains » (Lu 23.46). Quel incroyable événement ! Cet acte de rédemption cosmique transcende notre compréhension. Les images de bénédiction et de malédiction ne sont que le sommet de l'iceberg ; pourtant, c'est une malédiction bien réelle (celle de Christ) qui a permis une rédemption bien réelle (la nôtre).

Les accusations contre nous : clouées à la croix

Nous avons vu que le Nouveau Testament présente la croix sous différents angles. Dans la rédemption, Christ était le bouc qui a chassé nos péchés loin de nous (c'est l'expiation) dans les ténèbres du dehors. Il a été victorieux sur les forces du mal – sur les principautés et les puissances. Il a satisfait aux exigences de la justice de Dieu en payant la rançon à notre place. Il a rempli les termes de la malédiction vétérotestamentaire. Il a libéré les captifs.

L'apôtre Paul, dans sa lettre aux Colossiens, a ainsi résumé ces divers éléments qu'il tisse ensemble pour en révéler toute la richesse :

> En lui aussi vous avez été circoncis d'une circoncision qui n'est pas faite par la main des hommes ; c'est-à-dire le dépouillement du corps de la chair ; la circoncision du Christ. Ensevelis avec lui par le baptême, vous êtes aussi ressuscités en lui et avec lui, par la foi en la puissance de Dieu qui l'a ressuscité d'entre les morts. Vous qui étiez morts par vos offenses et par l'incirconcision de votre chair, il vous a rendus à la vie avec lui, en nous faisant grâce pour toutes nos offenses ; il a effacé l'acte rédigé contre

> nous et dont les dispositions nous étaient contraires ; il l'a supprimé, en le clouant à la croix ; il a dépouillé les principautés et les pouvoirs, et les a publiquement livrés en spectacle, en triomphant d'eux par la croix (Col 2.11-15).

Paul décrit avec éloquence l'union mystique entre Christ et le croyant. Nous sommes circoncis avec lui. Nous sommes aussi ensevelis avec lui afin d'être ressuscités avec lui.

Dans ce passage, Paul ajoute une autre dimension à l'œuvre pluridimensionnelle de la rédemption. Il explique que Christ « a effacé l'acte rédigé contre nous et dont les dispositions nous étaient contraires ». Quel était cet acte ? Avant de répondre, permettez-moi de vous raconter une anecdote personnelle.

Pour Noël, une année, ma femme m'a offert un cadeau d'une grande valeur : un modèle singulier de bague en or. Elle porte l'image de Christ sur la croix, et cette image est surmontée d'une pierre de grenat qui symbolise le sang de Christ. Au-dessus de la croix sont inscrites les lettres INRI, les initiales de mots latins qui signifient « Jésus de Nazareth, le roi des Juifs » et rappellent le récit de la crucifixion dans les Évangiles :

> Il y avait au-dessus de lui cette inscription : Celui-ci est le roi des Juifs (Lu 23.38).

La bague que mon épouse m'a offerte est la réplique exacte de celle que Katharina Von Bora a conçue et fait fabriquer pour son mari, Martin Luther, pour le jour de leur mariage. Elle symbolise l'Évangile – et j'ai besoin de me rappeler de l'Évangile chaque jour.

Dans le monde antique, lorsqu'un criminel était accusé d'un crime, les accusations contre lui étaient formellement détaillées par écrit. De même, les dettes monétaires étaient consignées par écrit. Le paiement de ces dettes légales ou financières faisait ensuite l'objet d'une publication dans un lieu public fréquenté de la ville.

En ce qui concerne notre dette envers Dieu, Christ a supprimé de notre compte l'acte des exigences divines rédigées contre nous. Le paiement de cette dette a lui aussi fait l'objet d'une proclamation publique, lorsque Jésus a été cloué à la croix. Cet acte a dépouillé les principautés et les pouvoirs, et les a publiquement livrés en spectacle par le triomphe de Jésus.

L'épouse de Christ : rachetée par son sang

Il nous faut évoquer un dernier aspect de la rédemption. Ses racines se trouvent dans un passage plutôt obscur du livre de l'Exode, dans le chapitre qui suit celui sur les dix commandements :

> Voici les ordonnances que tu placeras devant eux : Lorsque tu achèteras un esclave hébreu, il servira six années ; mais la septième, il sortira libre, sans rien payer. S'il est entré seul, il sortira seul ; s'il avait une femme, sa femme sortira avec lui. Si c'est son maître qui lui a donné une femme, et qu'elle lui ait enfanté des fils ou des filles, la femme et ses enfants seront à son maître et lui, sortira seul. Si l'esclave affirme : J'aime mon maître, ma femme et mes fils, je ne veux pas sortir libre, alors son maître le fera approcher de Dieu, il le fera approcher du battant ou du montant de la porte ; son maître lui percera l'oreille avec le poinçon,

> et l'esclave sera pour toujours à son service. Lorsqu'un homme vendra sa fille pour être esclave, elle ne sortira pas comme sortent les esclaves. Si elle déplaît à son maître, qui se l'était destinée, il facilitera son rachat ; mais il n'aura pas le pouvoir de la vendre à un peuple étranger, après lui avoir été infidèle. S'il la destine à son fils, il agira envers elle selon le droit des filles. S'il prend une autre (femme), il ne diminuera en rien la nourriture, le vêtement et le droit conjugal de la première. S'il ne fait pas pour elle ces trois choses, elle pourra sortir sans rien payer, sans (donner de l') argent (Ex 21.1-11).

Cette section du code de loi de l'Ancien Testament énonce des dispositions spécifiques concernant les esclaves. Certaines de ces règles nous semblent sans doute étranges. Par exemple, lorsque l'esclave pouvait sortir libre, il était libéré avec son épouse si celle-ci était déjà sa femme avant qu'il ne soit entré en esclavage auprès de son maître. En revanche, s'il était célibataire en entrant et que son maître lui a ensuite donné une femme, il n'avait pas le droit d'emmener sa femme ou ses enfants le jour où il sortait de son esclavage. Pourquoi ? Vraisemblablement parce qu'il n'avait pas démontré qu'il était en mesure de subvenir à leurs besoins. Souvenez-vous, en effet, que c'était une dette financière qui l'avait poussé à entrer en esclavage. S'il désirait acquérir une épouse, un homme devait d'abord payer la dot pour son épouse ; il prouvait ainsi sa capacité à prendre soin d'une famille. Si un esclave voulait sortir sa femme de l'esclavage, il devait la racheter. Autrement dit, il devait être son rédempteur.

Le Nouveau Testament reprend cette image en décrivant l'Église comme l'épouse de Christ. L'Église est la possession de l'Époux. Elle est à lui parce qu'il l'a rachetée. L'apôtre Paul déclare que nous ne nous appartenons pas à nous-mêmes parce que nous avons été rachetés (1 Co 6.19,20). Le prix de ce rachat, c'est le sang de Christ. Par sa mort rédemptrice, il a payé notre dot, le montant par lequel son épouse est rachetée.

7

LA CROIX ET NOUS

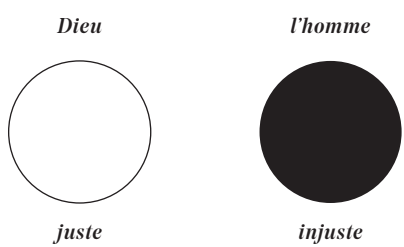
L'œuvre expiatoire de Jésus est directement liée à la doctrine de la justification. Lors de la grande controverse de la réforme protestante, Martin Luther soutenait que la doctrine de la justification par la foi seule était l'article sur lequel l'Église se tient debout ou tombe. À l'occasion de son célèbre débat avec Didier Érasme de Rotterdam, alors que chacun défendait sa position avec passion, Luther a félicité son adversaire d'avoir débattu le véritable enjeu plutôt que de pinailler sur des bagatelles. Jean Calvin partageait l'avis de Luther et considérait que la question de la justification par la foi revêtait une importance critique, au point d'être un sujet charnière autour duquel tourne tout le reste. Si ces réformateurs magistraux avaient raison, alors il est vital que nous comprenions la pertinence de l'expiation dans notre justification.

L'expiation et la justification

Quel est le rapport entre la croix de Christ et nous ? Nous avons examiné la question objective de ce qui s'est passé à la croix ; il nous

faut maintenant passer à la question subjective des bénéfices de l'œuvre de Christ qui sont appliqués à nous. En quoi la mort de Christ à la croix influence-t-elle notre existence ? Quel est le lien entre sa mort et notre vie ? Que s'est-il véritablement passé sur la croix ? Il s'agit d'aborder la question de l'expiation dans son rapport avec le concept de la justification. Le terme *justification* fait partie de ce vocabulaire théologique un peu long et encombrant de la Bible. Cependant, il se trouve au cœur même de l'Évangile. Il est malheureux que peu de croyants soient en mesure de le définir.

Souvenons-nous que notre besoin de l'œuvre expiatoire de Christ est lié à la fois au problème du péché de l'homme et au caractère de Dieu – sa sainteté et sa justice. Le problème peut être illustré par deux cercles.



Voici notre problème : Dieu est juste, et nous sommes injustes. Comment pouvons-nous résoudre ce conflit entre un Dieu juste et saint et un être humain déchu, injuste, pécheur ?

Supposez que le cercle de droite représente le caractère de l'humanité. Si l'homme pèche, son péché est comme une tache morale sur le caractère de l'homme déchu. S'il commet un autre péché, et que le péché pénètre de plus en plus dans sa vie, une autre tache s'ajoute. Quelle proportion du cercle devrait être

représentée en noir, si le standard par lequel nous sommes jugés est la perfection de Dieu ? La corruption de l'homme est totale. Le péché ne se contente pas de toucher le périmètre de notre vie ; il pénètre au plus profond de notre être. Il n'existe pas non plus une seule once de justice dans notre âme que le péché n'aurait pas atteinte. La corruption du péché atteint la personne tout entière.

La dépravation totale et la dépravation absolue

Cette question de la corruption de l'homme donne lieu à bien des incompréhensions. En règle générale, l'expression que la théologie réformée classique emploie pour décrire la situation fâcheuse dans laquelle nous nous trouvons est *dépravation totale*. Certains sourcillent en entendant ce terme parce qu'ils confondent *dépravation totale* et *dépravation absolue*. La dépravation absolue signifierait que nous sommes aussi mauvais, aussi corrompus qu'il est possible de l'être. Je ne pense pas qu'il existe un seul être humain dans le monde qui soit absolument corrompu. La grâce et la puissance de Dieu nous empêchent d'atteindre la corruption absolue. La dépravation totale, quant à elle, n'implique pas que nous soyons aussi mauvais qu'il est possible de l'être. Bien que nous ayons commis d'innombrables péchés, nous reconnaissons que nous aurions pu faire pire encore ; nous aurions pu commettre des péchés plus graves et plus odieux, ou bien pécher plus fréquemment que nous ne l'avons fait.

Lorsque les réformateurs protestants employaient le terme *dépravation totale*, ils voulaient dire que le péché – son pouvoir, son influence, ses tendances – affecte l'homme *dans son entièreté*. Notre corps est déchu. Notre cœur est déchu. Notre esprit est déchu.

Aucun domaine de notre être n'échappe aux ravages de notre nature humaine déchue. Le péché modifie nos raisonnements, nos conversations, notre comportement. Tout notre être est déchu ; voilà ce que signifie « dépravation totale ».

Il n'y a pas de juste

De plus, lorsque l'apôtre Paul a développé le thème de notre condition humaine déchue, il s'est exclamé : « Il n'y a pas de juste, pas même un seul […]. Il n'en est aucun qui fasse le bien » (Ro 3.10,12). Quelle affirmation radicale ! Selon Paul, l'homme déchu n'accomplit jamais une seule bonne œuvre. Pourtant, cela n'est-il pas contraire à notre expérience ? En regardant autour de nous, nous voyons toutes sortes de personnes non chrétiennes accomplir de bonnes œuvres dont la vertu semble évidente : des actes sacrificiels d'héroïsme, de bonté, d'altruisme. Jean Calvin appelait cela *la justice civile*.

S'il nous est difficile d'accepter l'affirmation biblique selon laquelle personne ne fait le bien, c'est parce que notre opinion de ce qui est bien diffère de la perspective biblique. Premièrement, il nous faut prendre en compte la loi, c'est-à-dire l'instrument par lequel Dieu mesure la performance extérieure des êtres humains. Par exemple, la loi de Dieu nous interdit de voler ; si nous ne volons rien de toute notre vie, alors nous avons respecté la loi extérieurement. Notre dossier d'accusation est vide, en tout cas en ce qui concerne notre performance extérieure.

Néanmoins, Dieu juge notre cœur, c'est-à-dire la motivation intérieure de notre comportement, en plus de juger notre performance extérieure. Nous, les hommes, jugeons en nous basant sur l'apparence ; Dieu, lui, regarde au cœur. D'un point de vue

biblique, accomplir une bonne œuvre, au plein sens du terme, requiert non seulement que l'acte soit extérieurement conforme aux standards de la loi de Dieu, mais aussi qu'il découle d'un cœur qui aime Dieu et qui désire l'honorer. Rappelez-vous le premier commandement : « Tu aimeras le Seigneur, ton Dieu, de tout ton cœur » (Mt 22.37). Arrêtons-nous sur ce passage un instant. Existe-t-il une seule personne sur terre qui ait aimé Dieu de tout son cœur pendant ne serait-ce que cinq minutes ? Non. Personne n'est parvenu à aimer Dieu de tout son cœur depuis sa naissance. Et nous ne l'avons pas non plus aimé de toute notre pensée ou de toute notre force.

Je sais que l'une des choses pour lesquelles je devrai rendre compte à Dieu au jour du jugement, c'est la façon dont je n'ai pas cherché à mieux le connaître. Combien de fois ai-je été fainéant, paresseux, trop désintéressé pour m'appliquer dans toute la mesure du possible à connaître Dieu ? Je n'ai pas aimé Dieu de toute ma pensée. Si c'était le cas, jamais une seule pensée impure ne traverserait mon esprit. Malheureusement, le fonctionnement de mon esprit est tout autre.

Si nous envisagions la performance humaine selon la perspective divine, nous comprendrions aisément pourquoi l'apôtre Paul en est arrivé à la conclusion en apparence radicale qu'il n'y a pas de juste, pas même un seul ; qu'il n'en est aucun qui fasse le bien. Au sens plein du terme, le bien n'habite pas dans les hommes déchus. Même nos œuvres les meilleures sont entachées de péché. De toute ma vie, je n'ai jamais accompli un seul acte de charité, de sacrifice, ou d'héroïsme d'un cœur ou d'un esprit qui aimait Dieu complètement. Sur le plan extérieur, les croyants et les non-croyants

accomplissent toutes sortes d'actions vertueuses. Cependant, Dieu prend en compte la réalité extérieure et intérieure. Nous avons donc un problème de taille. Si la norme par laquelle nous sommes jugés est aussi globale, notre cercle devient entièrement noir à cause de notre péché.

l'homme



Comment une personne injuste peut-elle devenir juste ?

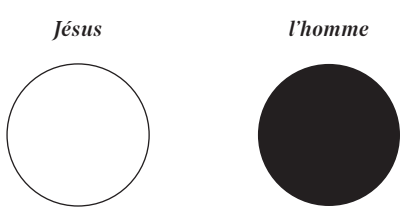
Comment une personne injuste pourra-t-elle se présenter devant Dieu ? Comment sera-t-elle justifiée ? Comment l'injuste peut-il devenir juste ? Lui est-il possible de repartir de zéro ? D'effacer son péché ? Non. Il suffit que nous péchions une seule fois pour qu'il nous soit impossible d'être parfaits. Le péché originel nous fait déjà perdre cette perfection. Notre problème est donc gravissime. Certains s'imaginent que notre problème n'est pas si grave que cela, que Dieu, dans sa bonté, fermera les yeux sur notre péché. Si Dieu était prêt à compromettre ou sacrifier sa propre justice, ce serait effectivement le cas ; mais alors, le Juge de la terre n'agirait pas de manière juste. Un juge qui ne punit pas le mal n'est ni juste ni bon.

C'est la raison pour laquelle la médiation est requise. Christ endosse le rôle de médiateur. Lorsque nous méditons sur notre rédemption, nous avons tendance à penser que le salut nous est simplement donné par la mort de Christ. Pourtant, si notre

attention ne porte que sur la mort de Christ, on peut aisément négliger une réalité d'une importance cruciale, et ainsi diminuer la valeur de l'expiation. Si je demande à un enfant : « Qu'est-ce que Jésus a fait pour toi ? », il répondra certainement : « Jésus est mort pour mes péchés. » Mais si l'œuvre de Jésus se résume à cette seule dimension, pourquoi n'est-il pas descendu du ciel à l'âge de trente ans pour être immédiatement cloué sur la croix ? L'expiation est possible parce qu'un *juste* est mort pour les injustes. Mais pour être qualifié en tant que Rédempteur et Sauveur, Jésus devait d'abord vivre une vie parfaite. Il devait vivre en parfaite obéissance. Il devait acquérir son mérite par la justice. Lorsqu'il s'agit de notre justification, nous oublions souvent qu'une double transaction a lieu.

La justification : une double transaction

Illustrons cette double transaction : il n'y a aucune tache dans le cercle qui représente Jésus. Jésus est celui pour qui Jean-Baptiste a chanté l'*Agnus Dei* : « Voici l'Agneau de Dieu, qui ôte le péché du monde » (Jn 1.29). L'Agneau de Dieu est l'Agneau sans tache. Lorsque Jésus a mis ses ennemis au défi de trouver un péché en lui, personne n'a réussi. Même lors de son procès, Ponce Pilate a annoncé ne trouver aucune faute en lui.



Jésus n'a jamais failli à obéir parfaitement à la loi. Il n'y a chez lui ni changement, ni ombre de variation, ni tache, ni péché.

Sa « nourriture » consistait à faire la volonté du Père (Jn 4.34). Le zèle de la maison de son Père le dévorait (Jn 2.17). Sa passion était d'obéir au Père : « Je ne fais rien de moi-même, mais […] je parle selon ce que le Père m'a enseigné » ; « Moi et le Père, nous sommes un ». En entendant de telles affirmations, les ennemis de Jésus ont ramassé des pierres afin de le lapider (voir Jn 8.28 ; 10.30,31).

Dans la grande histoire de la justification, il y a trois parties : deux sont justes, et la troisième est injuste. Dieu est juste, et Christ est son médiateur juste et saint. La justification dont parle le Nouveau Testament est juridique et objective, c'est-à-dire qu'elle sous-entend des actes officiels de déclarations légales objectives qui font autorité. Par cette justification juridique, nous sommes déclarés justes dans le tribunal divin. La justification a lieu de manière ultime lorsque le Juge suprême de la terre et des cieux déclare : « Tu es juste. »

Sur quelles bases Dieu peut-il nous déclarer justes, puisque nous ne le sommes pas dans les faits ? Une fois encore, comment un injuste peut-il être justifié ? La réponse se trouve dans le concept biblique de *l'imputation*, un concept présent dans l'image de l'Agneau de Dieu qui porte nos péchés et qui fait écho au bouc de l'Ancien Testament sur lequel étaient placés les péchés du peuple. Le prêtre, en posant ses mains sur le bouc, transférait symboliquement – imputait – les péchés du peuple sur l'animal.

La justification : notre péché est transféré sur Christ

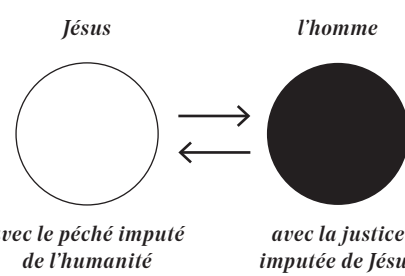
Un double transfert a lieu lors de notre justification. Tout d'abord, le poids de notre culpabilité est transféré sur Christ. Christ prend tout notre péché sur lui-même, volontairement. Une fois que notre péché est imputé à Christ, Dieu voit le Fils comme une

gigantesque masse de péchés. Du fait que le péché a été porté au compte de Christ, ce dernier est considéré comme coupable à notre place.

Pourtant, si seul ce transfert avait pris place, si l'imputation était une transaction unidimensionnelle, nous ne serions jamais justifiés. Même si Jésus prend sur lui tous les péchés que j'ai commis et qu'il subit le châtiment qui aurait dû être le mien, la porte du royaume de Dieu reste fermée. Cet acte-là m'empêcherait simplement d'aller en enfer, mais il ne me rendrait pas juste pour autant. Je serais innocent, mais pas dans le sens positif ; je n'aurais aucune justice à proprement parler. Or, pour entrer dans le royaume de Dieu, il ne suffit pas d'être innocent ; il faut être juste. Si notre justice n'est pas supérieure à celle des scribes et des pharisiens, nous n'entrerons pas dans le royaume des cieux (voir Mt 5.20). Si le salut consistait uniquement à ôter ma culpabilité, je n'aurais toujours aucun mérite.

La justification : la justice de Christ nous est transférée

Il y a donc un double transfert. Non seulement le péché de l'humanité est imputé à Christ, mais sa justice est portée à notre compte. Aux yeux de Dieu, notre cercle est blanc comme la neige. En me déclarant juste, il ne ment pas. Légalement, c'est la réalité.



Si l'imputation relevait de la fiction, alors les paroles de Dieu, lorsqu'il déclare : « Tu es juste », relèveraient de la fiction elles aussi. Il s'agirait d'un mensonge, d'une tache sur le caractère de Dieu. Heureusement, le message de l'Évangile consiste à nous assurer de la réalité de l'imputation : Dieu a réellement transféré mes péchés sur Christ, et la justice de Christ sur moi. Ceux qui sont en Christ sont véritablement unis avec lui. Nous possédons bel et bien la justice de Jésus-Christ par imputation. Christ est notre justice. Et c'est pourquoi il est notre Sauveur : non seulement parce qu'il est mort, mais parce qu'il a vécu. Sans sa vie méritoire, l'expiation n'aurait aucune valeur. Sans son obéissance, son agonie à la croix ne serait rien de plus qu'une simple tragédie. Le double transfert, par lequel Dieu nous déclare justes, est indispensable.

Martin Luther a exprimé la réalité de cette double imputation, l'essence même de notre salut, par la phrase *simul justus et peccator*. Le latin *simul* a donné « simultanément », c'est-à-dire « dans le même temps ». *Justus* signifie « juste ». *Peccator* veut dire « pécheur ». Ainsi, *simul justus et peccator* signifie « en même temps juste et pécheur ». Voilà la gloire de la doctrine de la justification par la foi seule. En Christ, nous sommes simultanément justes et pécheurs. Et c'est une bonne nouvelle ; si je devais attendre qu'il n'y ait plus de péché en moi pour pouvoir entrer dans le royaume de Dieu, je ne pourrais jamais y mettre les pieds.

La justification : par Christ seul

La bonne nouvelle de l'Évangile, c'est précisément que toute l'œuvre de Christ s'applique à moi à l'instant même où je place ma foi en lui. Tout ce qu'il est, devient mien, y compris sa justice. L'expression de Luther, « en même temps juste et pécheur »,

implique qu'à la seconde où je crois, je suis juste, en vertu de l'imputation de la justice de Christ. C'est la justice de Christ qui me rend juste. Sa mort a réglé le problème du châtiment que je méritais. Sa vie a rendu possible ma récompense éternelle. Ainsi donc, ma justice est entièrement liée à Christ. Dans le même temps, toutefois, je reste fondamentalement un pécheur, puisque ce sont des pécheurs que la rédemption sauve. Voilà la gloire de l'Évangile et de la croix. La Bible nous dit que la foi est le seul moyen dont nous disposons pour recevoir la justice et les mérites de Christ. Il n'y a rien que nous puissions faire pour l'obtenir ou la mériter ; nous devons seulement nous y fier et nous y accrocher.

La justification par la foi seule veut tout simplement dire ceci : nous sommes justifiés par Christ seul. C'est grâce à son mérite, sa justice, sa vie, et sa mort que nous pouvons nous tenir dans la présence du Dieu saint. Pas de Christ, pas d'espoir. En dehors de Christ, la seule offrande que nous pourrions présenter à Dieu, c'est notre injustice.

Pas étonnant alors que l'auteur de l'épître aux Hébreux se soit exclamé : « Comment échapperons-nous, si nous négligeons un si grand salut ? » (Hé 2.3.) La question est rhétorique. Comment échapperons-nous ? La réponse est évidente : nous n'échapperons pas. Nous ne le pouvons pas ; une personne injuste ne peut être dans la présence du Dieu juste et survivre. Nous avons besoin d'être justifiés. Soit nous rechercherons notre justification au travers de notre propre justice, soit, comme les réformateurs nous y appellent, nous placerons notre foi dans une justice extérieure. Et la seule justice extérieure à notre disposition, c'est celle de Christ.

Troisième partie

SAUVÉ *pour* QUOI ?

8

L'ADOPTION ET LA VISION BÉATIFIQUE

Depuis plusieurs années, j'apporte des enseignements par le biais d'une émission de radio qui s'appelle *Renewing Your Mind* (Renouveler votre esprit). L'émission est diffusée chaque jour aux États-Unis, mais enregistrée à l'avance dans notre studio d'Orlando, devant un public d'une trentaine de personnes. Dans ce public, un couple assistait aux enregistrements depuis le début. Généralement, nous enregistrions deux fois par semaine, à raison de trois ou quatre épisodes à chaque fois. Ce couple était présent pour l'ensemble de ceux-ci. Puisque nous avions souvent des visiteurs, je commençais par faire un tour de la salle et par demander aux membres du public de se présenter. Lorsqu'arrivait le tour de ce couple, le mari disait simplement : « Je m'appelle Harold Schellenberg, et je suis heureux d'être ici », puis il me gratifiait d'un immense sourire qui illuminait son visage.

Harold est tombé gravement malade. Il était atteint de multiples tumeurs au cerveau, et le pronostic était sans appel : il était en phase terminale d'un cancer virulent et débilitant. L'état d'Harold s'est rapidement détérioré. Il semblait s'affaiblir de jour en jour, jusqu'à ne plus pouvoir être en mesure de faire grand-chose. Néanmoins, Eve, son épouse dévouée, s'occupait de lui à chaque instant. Chaque semaine, elle poussait son fauteuil roulant afin qu'il puisse continuer d'assister aux enregistrements. Dans les dernières semaines de sa maladie, Harold a perdu la vue. Mais il venait toujours au studio. Il se présentait toujours de la même manière, et il n'avait pas non plus perdu son sourire contagieux. Harold est l'une des personnes les plus gentilles et les plus douces que j'aie jamais connues. Il ne s'est jamais plaint. Vers la fin, lorsque je lui demandais : « Harold, comment vas-tu ? », il répondait : « Je vais bien parce que le Seigneur prend soin de moi. »

Harold aimait les Écritures. Il aimait l'Église. Il est mort un dimanche, évidemment. Il est entré dans le repos le jour du sabbat. J'imagine qu'à son dernier souffle, il a immédiatement quitté ce monde pour entrer dans la gloire. Franchissant la grande frontière dimensionnelle, il s'est retrouvé dans la présence immédiate de Christ et a pu affirmer avec l'apôtre Paul combien il est meilleur de « quitter ce corps et demeurer auprès du Seigneur » (2 Co 5.8). J'ai eu l'immense privilège de prononcer l'oraison funèbre lors de son enterrement, et je n'ai pu m'empêcher de spéculer sur son entrée au paradis. J'étais convaincu qu'à l'instant où il est entré dans la gloire, il a regardé Jésus et a déclaré : « Bonjour, je m'appelle Harold Schellenberg, et je suis heureux d'être ici. »

Christ est ma vie et la mort m'est un gain

Être témoin de la fin de vie d'un saint est une expérience précieuse. La mort des saints a de la valeur aux yeux de Dieu. Nous entendons beaucoup de conseils sur la manière dont nous devrions vivre, mais peu de leçons sur la manière dont nous devrions mourir. Les puritains, en revanche, se souciaient non seulement de vivre saintement, mais aussi de mourir saintement. Nous avons tendance à oublier l'objectif de notre existence, qui se trouve après la mort. Nous chantons des cantiques qui nous rappellent que le ciel est notre véritable patrie. Pourtant, bien que nous soyons de passage sur cette terre, notre regard se détourne souvent de notre but. Nous nous accrochons obstinément à cette vie comme si elle valait mieux que l'éternité avec Dieu. Notre attitude ressemble rarement à celle que l'apôtre Paul a décrite :

> *[Je]* sais que cela tournera à mon salut, grâce à vos prières et à l'assistance de l'Esprit de Jésus-Christ ; selon mon ardent désir et mon espérance, je n'aurai honte de rien. Mais maintenant comme toujours, Christ sera exalté dans mon corps, avec une pleine assurance, soit par ma vie, soit par ma mort ; car pour moi, Christ est ma vie et la mort m'est un gain. Mais est-ce utile pour mon œuvre que je vive dans la chair ? Que dois-je préférer ? Je ne sais. Je suis pressé des deux côtés : j'ai le désir de m'en aller et d'être avec Christ, ce qui est de beaucoup le meilleur ; mais à cause de vous, il est plus nécessaire que je demeure dans la chair (Ph 1.19-24).

Paul est déchiré entre deux désirs opposés. D'un côté, il désire quitter ce monde – il est prêt à partir. Mais d'un autre côté, il désire rester afin de répondre aux besoins de ses assemblées. En comparant ces deux états, Paul ne considère pas que l'un est bon et l'autre mauvais. Ni même que l'un est bon et l'autre meilleur. Il considère que l'un est bon, et l'autre est *de beaucoup* le meilleur.

Paul ne dénigre pas son existence terrestre. Cette vie est bonne, et nous voulons en profiter le plus possible. C'est le monde que mon Père a créé, et je ne dois pas le dédaigner. Dans ce monde, je ne connais pas l'absence de Dieu, car Christ a envoyé son Saint-Esprit pour être sa présence sur terre. Pourtant, la présence de Christ revêt une autre dimension lorsque nous passons à travers le voile ; nous entrons directement dans sa présence *immédiate*.

Une fois de plus, le dilemme de l'apôtre Paul n'est pas de choisir entre la vie et la mort, mais entre le fait de partir ou de rester. Son désir n'est pas de partir simplement pour être débarrassé de ce monde et de ses afflictions. Il n'est pas en train de chercher une sortie de secours ; il veut s'en aller afin d'être avec Christ. C'est son plus profond désir.

Entrer dans la présence de Christ

Alors qu'il célèbre la Pâque avec ses disciples pour la dernière fois, Jésus est le premier à formuler cette promesse selon laquelle nous entrerons dans la présence de Christ :

> Que votre cœur ne se trouble pas. Croyez en Dieu, croyez aussi en moi. Il y a beaucoup de demeures dans la maison de mon Père. Sinon, je vous l'aurais dit ; car je vais vous

> préparer une place. Donc, si je m'en vais et vous prépare une place, je reviendrai et je vous prendrai avec moi, afin que là où je suis, vous y soyez aussi. Et où je vais, vous en savez le chemin (Jn 14.1-4).

Jésus ordonne à ses amis de ne pas laisser leur cœur être troublé. Il explique qu'il y a beaucoup de demeures dans la maison de son Père. Alors qu'il s'apprête à quitter ses amis, il leur assure qu'il les devance afin de leur préparer une place. Il leur promet qu'ils le rejoindront là où il s'en ira.

Jésus poursuit son discours réconfortant :

> Je vous ai parlé de cela pendant que je demeure auprès de vous. Mais le Consolateur, le Saint-Esprit que le Père enverra en mon nom, c'est lui qui vous enseignera toutes choses et vous rappellera tout ce que moi je vous ai dit. Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix. Moi, je ne vous donne pas comme le monde donne. Que votre cœur ne se trouble pas et ne s'alarme pas. Vous avez entendu que je vous ai dit : Je m'en vais et je reviendrai vers vous. Si vous m'aimiez, vous vous réjouiriez de ce que je vais vers le Père, car le Père est plus grand que moi (Jn 14.25-28).

Adoptés en Christ

Le paradis, notre destination, est intimement lié à notre adoption en Christ. Nous recevons la promesse d'une demeure dans la maison de notre Père parce que nous avons été adoptés dans sa famille.

Et en tant que membres de sa famille, nous sommes également ses héritiers. Paul décrit notre adoption dans Romains 8.14-18 :

> *[Car]* tous ceux qui sont conduits par l'Esprit de Dieu sont fils de Dieu. Et vous n'avez pas reçu un esprit de servitude, pour être encore dans la crainte, mais vous avez reçu un Esprit d'adoption, par lequel nous crions : Abba ! Père ! L'Esprit lui-même rend témoignage à notre esprit que nous sommes enfants de Dieu. Or, si nous sommes enfants, nous sommes aussi héritiers : héritiers de Dieu, et cohéritiers de Christ, si toutefois nous souffrons avec lui, afin d'être aussi glorifiés avec lui. J'estime qu'il n'y a pas de commune mesure entre les souffrances du temps présent et la gloire à venir qui sera révélée pour nous.

Le lien entre notre adoption en Christ et notre bénédiction future au paradis est mis en avant dans 1 Jean 3.1-3 :

> Voyez, quel amour le Père nous a donné, puisque nous sommes appelés enfants de Dieu ! Et nous le sommes. Voici pourquoi le monde ne nous connaît pas : c'est qu'il ne l'a pas connu. Bien-aimés, nous sommes maintenant enfants de Dieu, et ce que nous serons n'a pas encore été manifesté ; mais nous savons que lorsqu'il sera manifesté, nous serons semblables à lui, parce que nous le verrons tel qu'il est. Quiconque a cette espérance en lui se purifie, comme lui (le Seigneur) est pur.

L'apôtre Jean attire notre attention sur la finalité, le but pour lequel Dieu nous a créés. Il décrit le summum de la gloire, l'apogée de notre salut. En commençant le passage par le mot « Voyez », il réclame notre attention ; il nous appelle à interrompre ce que nous faisons pour nous focaliser sur ce qu'il s'apprête à nous dire. Jean adresse ces mots à l'Église : « Voyez, quel amour… » Il nous arrête net et nous invite à considérer le type d'amour qui est révélé dans notre salut. Nous pourrions prendre la catégorie « amour » et la diviser en plusieurs sous-catégories : l'amourette adolescente, l'amour érotique, l'amour romantique… et puis l'amour spirituel. Nous pourrions ainsi étudier toutes les différentes sortes d'amour – mais Jean nous stoppe : « Attendez une minute. Quelle sorte d'amour est-ce que celui-ci, dans lequel nous sommes appelés enfants de Dieu ? »

« Silence, tais-toi. »

L'intensité de cette interrogation fait écho à une autre question posée par les disciples, alors qu'ils se trouvent dans une barque, sur la mer de Galilée, et qu'ils viennent d'essuyer une terrible tempête (voir Mc 4.35-41). Jésus se repose à la poupe de l'embarcation lorsque surviennent de violentes turbulences. Un grand tourbillon de vent se lève et agite les eaux. Ses disciples, pourtant habitués à la navigation en mer, sont convaincus que c'en est fini, qu'ils vont périr. Dans leur grande frayeur, ils réveillent Jésus en l'implorant : « Maître, fais quelque chose ou nous allons mourir ! » La suite de l'histoire est bien connue. Jésus évalue la situation. Il regarde la furie des vents et la violence des vagues qui menacent de faire chavirer leur barque. Puis, il fait quelque chose d'extraordinaire. Dans un acte qui rappelle l'ordre divin de la création, le Créateur incarné

du vent et de l'eau s'adresse aux éléments et leur ordonne : « Silence, tais-toi. » Les eaux se calment immédiatement. Il n'y a pas le moindre zéphyr, pas le moindre souffle de vent dans l'air ; la mer est si tranquille qu'on dirait un miroir. Assurément, les peurs et les anxiétés des disciples se sont calmées elles aussi, n'est-ce pas ? Eh bien, non. La Bible raconte qu'ils sont « saisis d'une grande crainte ». La tempête menaçante a disparu, et pourtant, la terreur des disciples s'est intensifiée. Pourquoi ? Soudainement, ils sont paralysés par la xénophobie – la peur des étrangers. Ils comprennent qu'ils se trouvent en présence d'un homme fondamentalement différent de tous les autres.

Comment réagir face à quelqu'un à qui le vent et la mer obéissent sur-le-champ ? Les disciples sont submergés par la terreur parce qu'ils craignent cet étranger bien plus que la tempête. « Qui est donc cet homme ? » (voir Mc 4.41, *BDS*.) Ils ne peuvent faire rentrer Jésus dans aucune catégorie existante. Il défie tout ce que les disciples pensent savoir sur l'homme. Voilà pourquoi il les terrifie. Il transcende tout autre type d'être humain. Similairement, Jean exprime sa stupéfaction devant l'amour adoptif de Dieu pour nous : « Voyez, quel amour le Père nous a donné, puisque nous sommes appelés enfants de Dieu ! » Ce type d'amour défie toutes nos catégories ; il est littéralement extraordinaire.

L'étonnante réalité de notre adoption

Serions-nous vaccinés contre un tel émerveillement ? De nos jours, nous semblons immunisés, indifférents à l'étonnante réalité de notre adoption. On nous a dit encore et encore que nous sommes tous enfants de Dieu ; nous partons du postulat que Dieu, par nature, est notre Père.

Loin de là ! La Bible affirme que, par nature, nous sommes des enfants de colère. La paternité universelle de Dieu, tout comme la fraternité universelle de l'homme, n'est qu'une illusion. La Bible décrit plutôt une sorte de *voisinage* universel : chaque habitant de la terre est mon prochain, mon voisin, et je suis appelé à lui manifester un amour chrétien. Pour autant, tous les habitants de la terre ne sont pas mes frères et sœurs ; ce lien ne se tisse que par l'adoption. Jésus est le seul Fils naturel de Dieu. Tous les autres entrent dans sa famille par le moyen de l'adoption en Christ.

Au premier siècle, le postulat de départ différait du nôtre. Le statut d'enfant de Dieu n'allait pas de soi, bien au contraire ; c'était une notion radicale. Jean était sidéré que le Seigneur Dieu omnipotent désire nous inclure dans sa famille.

Cette grâce radicale de l'adoption est déjà présente dans l'Ancien Testament, dans le récit détaillant le destin de Mephibocheth, le fils de Jonathan infirme des pieds. Après la mort de Saül et de Jonathan, les généraux zélés de David ont parcouru le pays afin de décimer tous les survivants de la famille de Saül qui pourraient lui disputer le trône. Cette purge était l'idée des généraux, pas celle de David. Il n'avait aucun désir de se venger de la maison de Saül. À la nouvelle de la mort de Saül et Jonathan, David a déchiré ses vêtements et pleuré. Il s'est lamenté de leur sort et a composé *Le chant de l'arc*, une complainte qui devait être enseignée aux enfants de Juda :

Ton élite, Israël, a été transpercée sur tes hauts lieux !
Comment des héros sont-ils tombés ?
Ne l'annoncez pas dans Gath,
N'en portez pas la bonne nouvelle dans les rues d'Askalon,

De peur que les filles des Philistins ne se réjouissent,
De peur que les filles des incirconcis n'exultent.
Montagnes de Guilboa !
Qu'il n'y ait sur vous ni rosée ni pluie,
Ni champs riches en offrandes !
Car c'est là qu'ils ont connu l'abjection, les boucliers des héros,
Le bouclier de Saül
Sans être frotté d'huile.
Devant le sang des blessés, devant la graisse des héros,
L'arc de Jonathan ne reculait pas
Et l'épée de Saül ne retournait pas à vide.
Saül et Jonathan, aimés et chéris pendant leur vie,
N'ont pas été séparés dans leur mort ;
Ils étaient plus légers que des aigles,
Ils étaient plus forts que des lions (2 S 1.19-23).

Cette lamentation révèle le profond amour de David envers Jonathan :

Je suis dans la détresse à cause de toi, Jonathan, mon frère !
Tu m'étais si cher ;
Ton amour était plus merveilleux encore
Que l'amour des femmes (v. 26).

Cet amour pour Jonathan pousse David à demander s'il y a des survivants. Selon les rumeurs, un garçon nommé Mephibocheth aurait survécu ; infirme des deux pieds, il avait été caché depuis des

années. Les soldats de David se sont donc mis à sa recherche dans tout le pays, et ont fini par le retrouver. La femme qui veillait sur lui a certainement été terrorisée en entendant les soldats frapper à sa porte. Sa plus grande crainte se réalisait : les soldats étaient chez elle et allaient s'emparer de Mephibocheth. Le garçon devait lui aussi être terrorisé. Je l'imagine en train de pleurer, d'appeler à l'aide. Il ne savait rien de ce qui l'attendait, sauf qu'il serait certainement exécuté. Il est emmené jusqu'à Jérusalem, devant David. La Bible nous relate cette rencontre :

> Et Mephibocheth, fils de Jonathan, fils de Saül, vint auprès de David, tomba face contre terre et se prosterna. David dit : Mephibocheth ! Il répondit : Voici ton serviteur. David lui dit : Sois sans crainte ! Pour sûr, je vais user de bienveillance envers toi à cause de ton père Jonathan. Je te rendrai toutes les terres de ton père Saül, et tu mangeras toujours à ma table. Il se prosterna et dit : Qu'est ton serviteur, pour que tu te tournes vers un chien mort, tel que moi ? Le roi appela Tsiba, serviteur de Saül et lui dit : Je donne au fils de ton seigneur tout ce qui appartenait à Saül et à toute sa famille. Tu cultiveras le sol pour lui, toi, tes fils et tes serviteurs, et tu rentreras (les récoltes), afin que le fils de ton seigneur ait du pain à manger ; et Mephibocheth, fils de ton seigneur, mangera en permanence à ma table. Or Tsiba avait quinze fils et vingt serviteurs. Tsiba dit au roi : Ton serviteur fera tout ce que le roi mon seigneur ordonne à son serviteur. (David avait dit :) Mephibocheth mangera à ma table, comme l'un des fils du roi (2 S 9.6-11).

Le passage indique que le privilège que David accorde à Mephibocheth n'est pas de manger à la table du roi de temps en temps, mais *continuellement.* Il est traité comme l'un des fils du roi.

C'est une illustration frappante de notre adoption dans la famille de Dieu. J'y pense chaque fois que je participe au repas du Seigneur. Je saisis que je viens à la table du Roi comme un infirme spirituel dont l'âme est incapable de lui être agréable. Je viens les mains vides, faible. Je peux uniquement compter sur l'aide de mon frère aîné, Jésus, qui me fait entrer dans la famille de Dieu.

L'incommensurable amour de Dieu

Pourquoi David a-t-il invité Mephibocheth à la table du roi ? Parce qu'il éprouvait beaucoup d'affection envers lui ? Non, ils ne se connaissaient même pas. Son geste s'explique par son amour pour Jonathan. Je ne vois aucune raison pour laquelle nous faisons partie de la famille de Dieu, si ce n'est que le Père était résolu depuis le fondement du monde à ce que cette parole au sujet de son Fils s'accomplisse : « Il verra du fruit du travail de son âme, et sera satisfait » (És 53.11, *DBY*). Nous sommes, comme Christ le déclare en Jean 17, ceux que le Père a donnés au Fils. C'est grâce à l'amour incommensurable du Père envers le Fils que nous sommes appelés enfants de Dieu. Du fait que le Père aime notre frère aîné, nous avons été adoptés dans sa famille, inclus à sa table.

Jamais nous ne devons penser qu'il va de soi que nous avons reçu ce privilège inouï. Chaque fois que nous prions en appelant Dieu notre « Père », pensons à l'extraordinaire amour qui rend ce titre possible. Jean s'écrie : « Voyez, quel amour le Père nous a donné, puisque nous sommes appelés enfants de Dieu ! Et nous

le sommes. Voici pourquoi le monde ne nous connaît pas : c'est qu'il ne l'a pas connu » (1 Jn 3.1).

Étrangers et voyageurs dans ce monde

Si nous sommes un membre de la famille de Dieu, alors par définition, nous ne sommes plus éloignés ou étrangers de Dieu. Désormais, nous sommes connus de Dieu, et nous devenons étrangers du monde duquel nous sommes issus. En tant que chrétiens, notre façon de penser est maintenant étrangère aux raisonnements de ce monde ; le monde ne peut pas nous comprendre.

Il est une certaine dimension de l'esprit chrétien que les païens ne peuvent pas saisir tant qu'ils restent dans leur contexte païen. La Bible déclare : « Voici pourquoi le monde ne nous connaît pas : c'est qu'il ne l'a pas connu » (1 Jn 3.1). Puisque nous avons été greffés au corps de Christ et adoptés dans sa maison, nous subissons la même aliénation et la même distanciation qui existaient entre Christ et le monde. Cette réalité nous incite parfois à faire des compromis. Nous sommes blessés lorsque le monde nous rejette, et nous cherchons toujours à être aimés des autres. Au plus profond de nous, nous recherchons les louanges de nos contemporains. Nous ne désirons pas être associés à l'humiliation de Christ.

Avez-vous été baptisé ? Dans quoi avez-vous été baptisé ? Avez-vous été baptisé dans la mort de Christ ? Avez-vous été baptisé dans la résurrection de Christ ? Si vous avez été baptisé, vous avez reçu un sceau sur votre âme, un sceau indélébile par lequel Dieu vous marque et vous identifie comme un membre de son peuple qu'il a mis à part pour participer à l'humiliation de Christ. Si nous rechignons à participer à l'humiliation de Christ, nous ne participerons pas non plus à son exaltation. En revanche, si nous sommes prêts

à participer à la honte de Christ, nous participerons aussi à sa gloire. Nous portons ce sceau dans notre corps au travers du signe du baptême. Nous sommes identifiés avec Christ. Par conséquent, le monde ne nous connaît pas parce qu'il n'a pas connu Christ.

À quoi ressemblerons-nous, au paradis ?

L'apôtre Jean poursuit : « Bien-aimés, nous sommes maintenant enfants de Dieu, et ce que nous serons n'a pas encore été manifesté » (1 Jn 3.2*a*). Il y a ici un contraste crucial entre ce que nous savons du présent et ce que nous ne savons *pas* de *l'avenir*. Pour ce qui est du présent, voici ce que nous savons : nous sommes enfants de Dieu. Jean l'affirme avec certitude. Cependant, nous ne savons pas exactement à quoi nous ressemblerons dans l'avenir. Il arrive que l'on me demande : « Comment serai-je, au paradis ? Est-ce que j'aurai cinquante-huit ans pour toute l'éternité ? Est-ce que mon nouveau corps sera en surpoids ? Est-ce que je pourrai danser comme lorsque j'étais adolescent ? » Ces questions me surprennent : je suis surtout surpris que l'on pense que je suis capable d'y répondre ! En effet, ce sont des informations que nous n'avons pas encore.

Nous ne savons pas exactement à quoi nous ressemblerons, au paradis. Après la mort de mon père, j'étais assailli par un cauchemar récurrent pendant des années. Mon cher père était mort lentement ; son état s'était détérioré pendant trois années. Il est mort millimètre par millimètre et a subi plusieurs AVC invalidants. Après quelque temps, il est devenu paralysé. Sa chevelure a viré au blanc. Il n'avait que cinquante-deux ans, mais en paraissait quatre-vingts. Jour après jour, il restait assis dans son fauteuil jusqu'à l'heure du dîner. Alors je me dirigeais vers mon père, et, le dos

tourné à lui, je m'agenouillais. J'attrapais ses bras sans vie, les plaçais sur mes épaules, le hissais sur mon dos. Et je le tirais ainsi jusqu'à la table de la salle à manger. Ses pieds traînaient par terre, inertes, inutiles. Puis, je le déposais le plus délicatement possible sur sa chaise. C'était son souhait, pour maintenir sa dignité, que d'être assis à table avec nous chaque soir. Sa vision était quasiment réduite à néant, et il avait des difficultés à parler. Mais tant qu'il était en vie, il voulait s'asseoir à sa place, en bout de table, pour le dîner. À la fin du repas, je répétais le processus et l'emmenais jusqu'à sa chambre.

Lorsqu'il est mort, c'est comme si mon âme est morte avec lui. L'adolescent que j'étais considérait mon père comme le plus grand homme qui ait jamais vécu. Après son décès, je faisais souvent le même cauchemar terrible dont je me réveillais en sueurs froides. J'y voyais mon père. Chaque fois, mes émotions étaient les mêmes : au début, j'étais si heureux de le voir ! Mais bien vite, ma joie se transformait en détresse : il était dans le même état qu'à la fin de sa vie. Dans ce mauvais rêve, je savais qu'il n'y avait pas d'espoir. Je ne pouvais rien faire pour arrêter sa lente progression vers la mort. J'ai fait ce cauchemar plus d'une trentaine de fois, avant qu'il ne cesse enfin il y a une vingtaine d'années. Ensuite, je n'ai plus jamais rêvé de mon père, jusqu'à ce qu'il réapparaisse dans mes rêves il y a trois ans environ.

Nous faisons tous toutes sortes de rêves. Pourquoi ? On ne le sait pas. Les psychiatres s'aventurent à en deviner la signification, mais l'interprétation des rêves n'est pas une science exacte. Certains rêves sont si intenses, semblent si réels, qu'au matin on s'en souvient jusque dans les moindres détails. Le dernier rêve que j'ai eu de mon père appartient à cette catégorie. Je ne crois pas du tout

qu'il s'agissait d'une nouvelle révélation de la part de Dieu ; c'était un rêve, tout simplement. Mais il a retenu mon attention.

Dans ce rêve, pour la première fois, mon père m'apparaissait avec un corps parfait. Je l'ai reconnu instantanément sans pouvoir déterminer son âge. Son visage était bronzé par le soleil, ses traits bien définis, mais je ne pouvais dire s'il avait quarante-cinq ans ou vingt-cinq. Il était impossible d'estimer son âge. Cette fois-ci, il n'avait pas l'air mourant. Il rayonnait, en quelque sorte. Je me suis exclamé : « Papa, tu es vivant ! »

Il m'a regardé avec une étincelle dans les yeux, m'a souri, puis a répondu : « Bien sûr que je suis vivant. Tu t'attendais à quoi ? »

J'ai répliqué : « Mais tu as ton nouveau corps, et je pensais qu'on devrait attendre longtemps avant d'avoir un corps glorifié. »

Il dit simplement : « Eh bien, j'ai déjà le mien. »

À quoi j'ai répondu : « D'accord. »

Je n'allais pas m'aventurer à réfuter la théologie de mon père alors qu'il se trouvait au paradis. Je lui ai demandé : « Papa, comment c'était, la première fois que tu as vu Jésus ? »

« C'est exactement comme dans le livre de l'Apocalypse. Il n'y a pas de lampes. Pas de lumières. Pas de soleil. Pas de lune. La gloire de Dieu et l'Agneau illuminent tout » a expliqué mon père. « Mon fils, quand j'ai vu la gloire éblouissante de Christ pour la première fois, c'était incroyable. »

J'ai dit : « Tu veux dire que tu l'as juste vu une fois, et qu'ensuite tu devais aller à un différent recoin du paradis et te contenter de t'en souvenir ? »

Il m'a répondu : « Non ; ce qui est incroyable, c'est que peu importe où tu te trouves, dans le paradis, tu peux le voir tel qu'il est. »

Nous le verrons tel qu'il est

Ce rêve, en quelque sorte, a tissé un lien entre la plus grande souffrance de ma vie – la perte de mon père – et la plus grande espérance de ma vie – la promesse néotestamentaire de la vision béatifique, le *visio Dei*. Je ne crois pas avoir entendu une seule prédication sur la vision béatifique de toute mon existence, et je ne peux comprendre pourquoi. C'est la récompense ultime, le but suprême du chrétien. Le mot *béatifique* a la même racine que le mot pour *béatitude*. Ainsi, la vision béatifique est une vision de bénédiction suprême, celle que nous connaîtrons lorsque nous verrons Dieu face à face.

Jean poursuit :

> Bien-aimés, nous sommes maintenant enfants de Dieu, et ce que nous serons n'a pas encore été manifesté ; mais nous savons que lorsqu'il sera manifesté, nous serons semblables à lui, parce que nous le verrons tel qu'il est. Quiconque a cette espérance en lui se purifie, comme lui (le Seigneur) est pur (1 Jn 3.2,3).

Ce texte introduit une question importante qui occupe l'esprit de théologiens depuis des siècles, et qui rappelle un peu l'énigme de la poule et de l'œuf. Selon l'apôtre Jean, nous verrons Dieu tel qu'il est (en latin, *in se est*). Autrement dit, nous verrons Dieu, mais il n'apparaîtra pas comme dans une nuée de gloire (shekinah), dans un buisson ardent, dans une colonne de feu, ni au moyen d'une théophanie ou d'une manifestation extérieure. Dieu est un esprit. Nous le verrons dans son essence.

Comment pouvons-nous voir un esprit dans son essence ?

D'ailleurs, comment puis-je voir qui que ce soit ? La personne doit avoir un corps. Je dois avoir des yeux. J'ai besoin de lumière. Il faut qu'il y ait quelque chose de physique qui puisse être illuminé par la lumière. La vision est composée d'éléments chimiques et physiques nombreux et variés. La lumière est reflétée par l'objet, une image se forme, et mon œil la perçoit. Elle passe ensuite à travers la pupille, le cristallin, la rétine, et toutes les parties connectées au nerf optique. C'est grâce à ce processus compliqué qu'une image apparaît sur l'écran de mon esprit, et que je pense avoir vu un objet. Mais ce que j'ai vu, c'est une image de photons et d'autres composants. Toute mon expérience de la vision passe par mes sens et mes terminaisons nerveuses, c'est-à-dire par un médiateur.

Si Dieu est un esprit et qu'il n'a pas de corps, comment donc pourrons-nous le voir ? Jonathan Edwards a proposé que lorsqu'une âme perçoit un esprit, il n'y a pas de transfert d'images (ou de photons). Nul besoin de nerfs optiques ou de cristallin. Lorsque l'âme perçoit directement Dieu, on parle d'une expérience « immédiate ».

Qu'entend-on par expérience « immédiate » ?

Prenons une illustration sportive. À la fin de la saison de football, je demande souvent aux gens que je croise s'ils ont vu la finale. Lorsqu'ils me répondent oui, je leur pose des questions plus spécifiques : « Est-ce qu'il faisait chaud dans le stade ? » Ils amendent généralement leur première réponse en précisant qu'ils ont vu la finale à la télévision. En réalité, ils n'ont pas vu la finale ; ils ont regardé une diffusion télévisée grâce à la transmission d'images de lumière. Ou bien ils ont lu une description du match dans le journal, ou en ont entendu la retranscription à la radio. Autrement dit,

leur version de la finale est passée par un médiateur ; leur contact avec l'événement sportif à proprement parler a eu lieu au travers d'un média.

Les médias s'appellent ainsi du fait qu'ils représentent un « médium » qui se place entre nous et la réalité qu'ils nous rapportent. Pourtant, même lorsque nous sommes un témoin direct d'un événement réel, ce que notre esprit en perçoit passe nécessairement par un médiateur, à savoir nos sens physiques.

Imaginez voir Dieu lui-même directement, sans médiateur. C'est ce que promet le Nouveau Testament à tous les chrétiens après la mort. Nous ne savons pas encore ce que nous serons, mais nous savons ceci : nous serons semblables à lui, et nous le verrons tel qu'il est.

Voir la gloire pure de Dieu

Revenons à notre question de la poule et de l'œuf. Selon la Bible, notre glorification marquera la fin de notre sanctification. Tous les vestiges du péché auront disparu de notre caractère. Nous serons purs. Plus de doute, plus de peur, plus d'erreur, plus de souffrance, plus de mal : ils seront anéantis pour toujours. Nous serons comme Christ, entièrement sanctifiés. Nous le verrons sans voile, tel qu'il est dans sa splendeur et sa gloire. Cette vision éclipsera celle d'Ésaïe lorsqu'il a vu le Seigneur, celui dont les séraphins s'écrient qu'il est trois fois saint.

La question qui nous intéresse est la suivante : serons-nous capables de le voir parce que Dieu nous aura préalablement purifiés et glorifiés ? En effet, ce n'est pas un problème oculaire qui nous empêche de voir Dieu maintenant. Le problème, c'est notre cœur. Dieu ne se laissera pas voir par quiconque n'a pas un cœur pur.

Souvenons-nous que Jésus a béni ceux qui ont le cœur pur en leur promettant qu'ils verraient Dieu. Mais notre cœur n'est pas pur. Par conséquent, il nous est impossible de voir au-delà de notre dimension présente. Nous pouvons voir en trois dimensions, mais pas plus. Nous sommes incapables de pénétrer dans le domaine du surnaturel. Nous ne pouvons pas entrer dans le domaine divin parce que Dieu ne nous le *permet* pas ; en effet, un ange armé d'une épée flamboyante nous interdit toujours l'accès au paradis. Aucun être humain ne peut voir Dieu et vivre. Nous ne serons pas en mesure de le voir avant d'être purifié. Que doit-on donc en déduire quant au processus ? Que Dieu commence par nous purifier, par nous rendre capables de voir, avant de nous faire entrer dans la connaissance immédiate de la gloire de Christ ? Je n'en suis pas si sûr.

Et si la séquence était autre ? Le premier postulat affirme que nous sommes d'abord purifiés, pour ensuite être capables de voir la gloire de Dieu sans voile. Et si Dieu nous révélait d'abord sa gloire, et que cette vision de sa gloire était la puissance par laquelle il nous rend parfaits ? Et si nous étions purifiés par la vision de la gloire de Dieu ? J'ignore dans quel sens le processus se déroulera. À vrai dire, cela m'importe peu ; l'important, c'est que je le vois. L'important, c'est qu'un jour, Dieu ouvre les yeux – les yeux de l'âme – de tous ceux qui placent leur foi en Christ, afin qu'ils voient, sans voile, la sainte gloire de Jésus-Christ. C'est le but pour lequel nous avons été créés. C'est le manque que nous ressentons au plus profond de notre âme. C'est la douleur sourde qui doit être guérie ; sans cette guérison, nous ne pourrons atteindre l'accomplissement de notre finalité, en tant qu'êtres humains. Rien de moins ne saurait suffire.

C'est la destinée que Dieu promet à son peuple. C'est le but et la raison d'être de notre salut, ce pour quoi nous sommes sauvés. Nous sommes sauvés *par* Dieu, *de* Dieu, et *pour* Dieu. C'est toute l'ironie de la grande histoire du salut.

Un nouveau ciel et une nouvelle terre

Pour terminer, la Bible nous apprend que Dieu promet un nouveau ciel et une nouvelle terre, une nouvelle Jérusalem descendue du ciel. Cette promesse est le point culminant de la révélation que Jean a reçu alors qu'il se trouvait en exil sur l'île de Patmos :

> Je vis un nouveau ciel et une nouvelle terre ; car le premier ciel et la première terre avaient disparu, et la mer n'était plus. Et je vis descendre du ciel, d'auprès de Dieu, la ville sainte, la nouvelle Jérusalem, prête comme une épouse qui s'est parée pour son époux. J'entendis du trône une forte voix qui disait : Voici le tabernacle de Dieu avec les hommes ! Il habitera avec eux, ils seront son peuple, et Dieu lui-même sera avec eux. Il essuiera toute larme de leurs yeux, la mort ne sera plus, et il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni douleur, car les premières choses ont disparu. Celui qui était assis sur le trône dit : Voici, je fais toutes choses nouvelles. Et il dit : Écris, car ces paroles sont certaines et vraies. Il me dit : C'est fait ! Je suis l'Alpha et l'Oméga, le commencement et la fin. À celui qui a soif, je donnerai de la source de l'eau de la vie, gratuitement. Tel sera l'héritage du vainqueur ; je serai son Dieu, et il sera mon fils (Ap 21.1-7).

Jean décrit ensuite ce qui sera la demeure des croyants, grâce à la personne et l'œuvre de Christ. À quoi ressemble la cité céleste ? Ses rues sont pavées d'or, elle a des portes de perle, et sa muraille est ornée de pierres précieuses. Sa beauté est si magnifique qu'en comparaison, les constructions humaines les plus majestueuses ici-bas ressemblent à des bidonvilles délabrés.

Dans cette ville, il n'y a pas d'église. Aucun clocher à l'horizon. Il n'y a pas de temple dans la nouvelle Jérusalem, parce qu'il serait obsolète :

> Je n'y vis pas de temple, car le Seigneur Dieu Tout-Puissant est son temple, ainsi que l'Agneau. La ville n'a besoin ni du soleil ni de la lune pour y briller, car la gloire de Dieu l'éclaire, et l'Agneau est son flambeau. Les nations marcheront à sa lumière, et les rois de la terre y apporteront leur gloire. Ses portes ne se fermeront point pendant le jour, car là il n'y aura pas de nuit. On y apportera la gloire et l'honneur des nations (Ap 21.22-26).

Un si grand salut

Dans le dernier chapitre de la Bible, Jean décrit un fleuve pur et limpide comme du cristal : le fleuve d'eau de la vie. C'est dans ce contexte majestueux que notre vision béatifique aura lieu. C'est là que le chapitre ultime de notre salut sera écrit :

> Il me montra le fleuve d'eau de la vie, limpide comme du cristal, qui sortait du trône de Dieu et de l'Agneau. Au milieu de la place de la ville et sur les deux bords du fleuve

> se trouve l'arbre de vie, qui produit douze récoltes et donne son fruit chaque mois. Les feuilles de l'arbre servent à la guérison des nations. Il n'y aura plus d'anathème. Le trône de Dieu et de l'Agneau sera dans la ville. Ses serviteurs le serviront et verront sa face, et son nom sera sur leurs fronts. La nuit ne sera plus, et ils n'auront besoin ni de la lumière d'une lampe, ni de la lumière du soleil, parce que le Seigneur Dieu les éclairera. Et ils règneront aux siècles des siècles (Ap 22.1-5).

Comment donc « échapperons-nous, si nous négligeons un si grand salut » (Hé 2.3) ? Ce salut est *par* Dieu, *de* Dieu, et *pour* Dieu. C'est à lui que revient toute la gloire.



Ligonier Ministries est une organisation internationale de formation de disciples chrétiens fondée par le Dr R. C. Sproul en 1971. Sa mission est de proclamer, d'enseigner et de défendre la sainteté de Dieu dans toute sa plénitude auprès du plus grand nombre de personnes possible. L'emblème de la Bibliothèque Ligonier est devenu une marque de confiance dans le monde entier et dans de nombreuses langues.

Motivé par le Grand Mandat, le ministère Ligonier partage des ressources pour contribuer à la formation de disciples dans le monde entier, que ce soit en format imprimé ou numérique. Des livres, des articles et des séries d'enseignements vidéo dignes de confiance sont traduits ou doublés dans plus de quarante langues. Nous désirons soutenir l'Église de Jésus-Christ en aidant les chrétiens à connaître davantage leur foi, à mieux la comprendre, la vivre et la communiquer.

FR.LIGONIER.ORG

FACEBOOK.COM/LIGONIERFR

PUBLICATIONS
CHRÉTIENNES

Publications Chrétiennes est une maison d'édition évangélique qui publie et diffuse des livres pour aider l'Église dans sa mission parmi les francophones. Ses livres encouragent la croissance spirituelle en Jésus-Christ, en présentant la Parole de Dieu dans toute sa richesse, ainsi qu'en démontrant la pertinence du message de l'Évangile pour notre culture contemporaine.

Nos livres sont publiés sous six différentes marques éditoriales qui nous permettent d'accomplir notre mission :

ÉDITIONS IMPACT
IMPACT HÉRITAGE
IMPACT ACADÉMIA
éditions cruciforme
La Rochelle
EUROPRESSE

Nous tenons également un blogue qui offre des ressources gratuites dans le but d'encourager les chrétiens francophones du monde entier à approfondir leur relation avec Dieu et à rester centrés sur l'Évangile.

REVENIR À L'ÉVANGILE

reveniralevangile.com

Procurez-vous nos livres en ligne ou dans la plupart des librairies chrétiennes.

pubchret.org | XL6.com | maisonbible.net | blfstore.com